









Kay

DL 2595





IDYLLES

ET

ROMANCES

PAR

*Bonand.*

MR. BERQUIN.



999 319

A LEIPSIC

CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.

1799.



---

## P R E F A C E.

LE fond peu intéressant de la plupart des anciennes Poésies Bucoliques, le ton précieux et les fadeurs, mêlés, dans nos Egloues modernes, à un petit nombre de traits fins et délicats, avoient prévenu, depuis long-tems, notre goût dédaigneux contre les Muses pastorales. L'Aminte du Tasse et les Amours de Daphnis et Chloé étoient presque les seuls ouvrages qu'il eût exceptés de ces proscriptions, lorsque la traduction des Poèmes de M. Gesner vint ramener heureusement nos regards sur la scène champêtre. Egal, en simplicité, au Berger de Sicile, dont il a su, imitateur judicieux, éviter la rusticité; un peu moins poète que le Chantre de Mantouë, mais ayant d'ailleurs toutes ses graces; sensible et affectueux comme Racan et d'Urfé, sans que ses expressions tendres deviennent jamais languoureuses; doué, tout-à-la-fois, de la molle douceur de Segrais, et d'une touche plus originale; presque aussi fin dans son air de négligence, que M. de Fontenelle,

dans ses traits les plus étudiés; plus naturel et non moins ingénieux que Lamotte, dans le choix de ses sujets; à la naïveté piquante de Longus, et à la délicieuse aménité du Tasse, M. Gesner avoit su allier plus de variété, de chaleur, et de philosophie. L'amour, la jalousie, l'orgueil de la prééminence dans la flûte ou le chant, ne furent plus les seules passions qui nous intéresserent dans les personnages de l'Idylle. La tendresse paternelle et la piété filiale, l'amour de la vertu et l'horreur du vice, le respect pour les Dieux, et la bienfaisance envers les hommes, ces sentimens si précieux à l'humanité et à la poésie, se trouvèrent développés, dans ses Idylles, d'une manière toujours vraie et profonde, et toujours liée, vive et intéressante.

Il n'est pas étonnant qu'un genre si gracieux et devenu si neuf, pût faire une révolution dans les idées d'un peuple, chez qui, malgré toutes les variations de la mode, le bon goût a toujours conservé son empire. Aussi les Poésies Pastorales de M. Gesner obtinrent-elles, parmi nous, le succès le plus

plus flatteur. Tous nos Journaux furent inondés de traductions de ses Idylles, foibles la plupart, mais dont le nombre du moins et la concurrence prouvoient à quel excès l'original avoit su nous plaire.

M. Léonard fut le premier qu'on distingua dans la foule de ses imitateurs. La ressemblance de son ame douce, honnête et sensible, avec l'ame de M. Gesner, lui fit prendre, sans effort, le ton de son modèle. Il est peu de beautés chez le Poëte Allemand, qu'il n'ait fait passer avec succès dans ses Idylles Françaises; et je craindrai peu d'être désavoué par les Gens de Lettres, en avançant que son Idylle du Ruban est, après l'Idylle de l'Enfant bien corrigé, la meilleure que l'on connoisse peut-être dans aucune langue. M. Blin de Sainmore qui le suivit dans la même carrière, plus exercé dans l'art enchanteur de la versification, mit encore plus d'harmonie, d'élégance, et de poésie dans les trois Essais auxquels il s'est borné, et qui font regretter qu'il n'ait pas suivi une entreprise si heureusement commencée.

Les moissons de ces deux Poëtes n'ont pas épuisé les vastes champs de M. Gesner. J'y

ai trouvé encore une abondante récolte à m'approprier. Des six Idylles que j'ai imitées de lui, dans ce premier Recueil, il n'y a que le sujet de l'Oiseau qui ait été traité par M. Léonard. Les cinq autres sujets étoient encore neufs pour notre poésie, et je me suis hâté de m'en emparer. Ce ne sont pas les seuls qui ayent tenté ma Muse dans le recueil des oeuvres de cet aimable Poëte; et puisque le Public a daigné encourager mes premiers Essais, je me propose de faire paroître au mois de Mars un second Recueil, dans lequel j'ai employé tous les efforts dont je suis capable, pour enrichir notre poésie de ces morceaux précieux.

Les six sujets que j'ai imités de M. Gesner, sont l'Oiseau, les deux tombeaux, le Panier; le Naufrage, la Surprise, et les Petits Enfans.

L'Idylle des Graces et celle du Pêcheur, sont imitées, la première d'une Piece Allemande de M. Gerstemberg, et la seconde d'une Bacarolle Italienne.

---

 I D Y L L E S.
 

---

## IDYLLE PREMIERE.

## L'INCENDIE.

**I**NCONSOLABLE en son veuvage,  
 Depuis un mois, le bon Pélage  
 Voyoit un mal cruel tourmenter ses vieux jours :  
 Et la jeune Doris, seul fruit de ses amours,  
 L'aidoit à supporter ses douleurs et son âge.  
 Un soir, où, de son mal suspendant les accès,  
 Le sommeil, du vieillard, vint fermer la paupière,  
     Doris sortit de sa chaumière,  
     Pour respirer un peu le frais.  
 Mon père! du repos tu goûtes donc les charmes,  
 Dit-elle; pour mon cœur quel doux pressentiment!  
 Oui, le Ciel attendri va te rendre à mes larmes.  
 Dans un heureux Hymen Tyrcis, ô mon amant,  
 Enfin nos jours unis vont couler sans allarmes.  
 Mais quand je m'abandonne à ce charmant espoir,  
     Le malheureux! il pleure, il se tourmente;  
 Il a laissé mon père, en nous quittant ce soir,  
 Dans les déchiremens d'une fièvre brûlante.

Pourquoi l'ai-je si-tôt contraint de s'en aller ?

Au fond du cœur je ne le voulois guère :  
 Mais il gémissoit tant de voir souffrir mon père,  
 Il m'auroit fait mourir. Ah ! pour le consoler,  
 Si j'osois . . . Du penchant de l'aride montagne,  
 Où s'élève son toit, Doris, d'un pied léger,

Monte au sommet, et loin, dans la campagne,  
 Cherche des yeux le toit de son Berger,  
 Par bonheur, reprit-elle, il veille. Sa chaumière  
 Est éclairée encor d'une foible lumière.  
 Je vais faire un grand feu. Chaque soir, je le sais,  
 Il adresse à l'Amour une tendre prière,  
 En tournant vers ces lieux ses regards satisfaits,  
 Il verra ce signal, il sait ce qu'il veut dire ;

Je vais le voir dans un moment,  
 Elle dit, et cédant à l'Amour qui l'inspire,  
 Dans sa cabane elle descend.

Le bon vieillard dormoit profondément.  
 La voilà qui choisit un gros faix de ramée,  
 Prend du feu, puis remonte. Elle souffle. Uu bucher  
 S'allume et dans le sein d'un torrent de fumée,  
 Bouillonne, en pétillant, une vague enflammée,  
 Qui s'élève en colonne, et rougit le rocher.  
 Un grand vent de sa flamme accroit la violence ;  
 Le brasier dévoré touche presque à sa fin :  
 Tyrcis n'a point paru. Pleine d'impatience,

Doris

Doris vole sur le chemin.

La peur de s'éloigner un peu trop de son père,

L'empêche d'aller bien avant;

Bientôt elle s'arrête, et revient lentement,

L'oreille au guet, l'oeil sans cesse en arrière.

Oublieroit-il, ce soir, sa prière à l'Amour?

Dit-elle, à petits pas marchant triste et rêveuse,

S'il alloit m'oublier un jour!

Mais quelle image plus affreuse

Vient la frapper à son retour!

Du haut du mont, le vent sur la chaumine,

A fait voler un branchage allumé;

Déjà le toit, à demi consumé,

Gémit, s'ébranle et va fondre en ruine.

Tout périt; la brebis et ses agneaux bêlans,

Franchissant de leur parc la barrière fumante,

Se roulent, poursuivis par l'ardeur dévorante

Du chaume en feu qui s'attache à leurs flancs.

Quel nouveau trait vient déchirer son ame!

Elle entend du vieillard la lamentable voix;

Elle arrive, s'élance. Un tourbillon de flamme

Loin du seuil embrasé la renverse. Trois fois

Elle veut s'y jeter, et trois fois repoussée,

De deux bras palpitans elle se sent pressée.

Dieux! mon père!... oui, c'est lui. L'intrépide

Tyrcis

De la flamme a vu le ravage;  
 Il part, gravit le mont. Sur de brûlans débris,  
 Il s'ouvre un rapide passage,  
 Il a sauvé le vieux Pélage,  
 Ils sont dans les bras de Doris.  
 O Doris! ô tendre Bergère!  
 O! qui diroit ton vif saisissement!  
 De mille ardens baisers elle couvre son père;  
 Elle sourit à son Amant,  
 Le Vieillard, en les embrassant,  
 Tourne encore un regard vers sa triste chaumière.  
 Mais Tyrcis, d'amour éperdu:  
 Que la flamme, dit-il, redoublant sa furie,  
 Consume maintenant toute la Bergerie;  
 Tu vis, ô bon Vieillard! nous n'avons rien perdu.  
 Le Sort m'avoit ravi le père le plus tendre:  
 Le Sort, si tu le veux, est prêt à me le rendre.  
 Viens, sois mon père; il dit, le serre entre ses bras;  
 Et vers son toit, il l'emporte à grands pas.

## I D Y L L E I I.

## L' O I S E A U.

MILON, dans un bosquet, avoit pris un oiseau.  
 Du creux de ses deux mains il lui forme une cage;

Et

Et courant, tout joyeux rejoindre son troupeau,  
Il pose à terre son chapeau,  
Et par-dessous met le chanfre volage.  
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier,  
Attends-moi là. Dans moins d'une heure,  
Je te promets, mon petit prisonnier,  
Une plus riante demeure.  
Quel plaisir d'offrir à Chloris  
Ce nouveau gage de tendresse!

Il faut que deux baisers au moins en soient le prix,  
Qu'elle m'en donne un seul! avec un peu d'adresse  
Ne suis-je pas bien sûr d'en voler cinq ou six?

O! si déjà la cage étoit finie!

Il dit, part, s'éloigne à grands pas,  
Court au lac, trouve un saule, et rentre en la prairie,  
Un faisceau d'osier sous le bras.

Mais de quelle douleur son ame est accablée!

Un vent perfide avoit retourné le chapeau!

Et sur les ailes de l'oiseau,

Tous les baisers avoient pris la volée.

I D Y L L E I I I.  
 LES DEUX TOMBEAUX,  
 LE VOYAGEUR ET LE BERGER,

LE BERGER.

QUE fais-tu Voyageur ?

LE VOYAGEUR.

Je cherchois un ombrage ;  
 Et vois ce qu'en ces lieux j'ai trouvé sous mes pas,  
 D'une colonne, éparse en mille éclats,  
 Le marbre enseveli sous la ronce sauvage.

LE BERGER.

C'est un tombeau détruit,

LE VOYAGEUR.

Tiens, dans ce lac fangeux,  
 Ne vois-je pas encore une urne renversée ?  
 Allons-y.

LE BERGER *la retirant du borbier.*

La voilà,

LE VOYAGEUR *en la considérant avec effroi.*

Que vois-je ? justes Dieux !  
 Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracé !

Le

Le feu dévorant les hameaux,  
 Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux,  
 De morts et de mourans les campagnes jonchées,  
 Et le long des sillons, le sang, à grands ruisseaux,  
 Roulant les moissons arrachées.

*(Il rejette l'urne avec un mouvement d'indignation.)*

Celui, de qui la tombe aime à se surcharger  
 De ces peintures inhumaines,  
 N'est sûrement pas un Berger.

LE BERGER.

C'est un monstre. La paix faisoit fleurir ces plaines,  
 Le cruel vint les ravager.  
 L'homme y respiroit libre, il l'attacha de chaînes ;  
 Tel qu'on voit un loup affamé  
 S'élançer, en hurlant, sur des troupeaux timides ;  
 Contre un peuple ingénu, paisible et désarmé,  
 Il tournoit, à grands cris, ses armes homicides,  
 Les mains teintes encor du sang de nos ayeux ;  
 Croyant éterniser sa funeste victoire,  
 Lui-même, il s'éleva ce monument pompeux.  
 Il voulut, l'insensé ! que nos derniers neveux  
 Pussent maudire sa mémoire ;  
 Et voilà cependant son tombeau renversé :  
 Voilà dans le borbier sa cendre croupissante ;  
 L'insecte le plus vil rampé, sans épouvante,

Le

Le long de son glaive émoussé.

Le souvenir de ses excès impies

Est tout ce qui survit de sa folle grandeur.

Sans qu'une voix, au Ciel s'élève en sa faveur

Ses Manes criminels sont en proie aux Furies,

Tout mort qu'il est, son nom est en horreur.

Non, quand on m'offrirait la puissance suprême

S'il me falloit l'acheter à ce prix,

J'aime mieux vivre en paix avec moi-même,

Et n'avoir pour tout bien que deux seules brebis;

Encore aux Immortels irois-je en offrir une,

Pour les remercier de mon humble fortune.

LE VOYAGEUR.

Eloignons-nous, Berger, ces objets odieux

Ont pénétré mon cœur d'une tristesse amère.

LE BERGER.

Eh-bien, suis-moi. Si la vertu t'est chère,

Un plus beau monument va s'offrir à tes yeux.

LE VOYAGEUR.

Est-ce d'un autre Roi?

LE BERGER.

C'est celui de mon père.

(Il le conduit alors, par de rians sentiers,

Vers une paisible chaumière,

Que protégeoient de grands arbres fruitiers.)

L. B

## LE VOYAGEUR.

Les beaux lieux! mais la nuit s'avance,  
Il ne me reste qu'un moment,  
Hâtons-nous vers le monument.

## LE BERGER.

Jette les yeux sur cette plaine immense.

Vois-tu ces vignobles féconds,  
Les troupeaux dispersés sur ces gras pâturages?  
Vois-tu ces bords couverts de fertiles moissons,  
Et ces jardins et ces bocages?

Voilà le monument que mon père a laissé.

Nos champs, ravagés par la guerre,  
N'offroient qu'un sol désert, de ronces hérissé;  
Il vint, et l'abondance enrichit cette terre.  
Trop sage pour chercher de frivoles honneurs,  
Il creusa son tombeau sous cette informe pierre;  
Mais tous les jours nous la couvrons de fleurs:  
Des Dieux, par ses bienfaits, il fut l'auguste image,  
Il recevra comme eux notre éternel hommage,  
Et ses autels sont dans nos cœurs.

## IDYLLE IV.

## L'ORAGE.

## SILVANIRE ET BLANCHETTE.

Ja vieillissoit l'automne. Au long d'un frais bocage  
 Silvanire et Blanchette alloient parlant d'amour,  
 Voici de loin s'épandre un sombre et lourd nuage  
 Sur la vive face du jour.

L'air d'abord un petit sommeille en paix profonde,  
 Si que ne tremblottoit feuille d'aucuns roseaux.  
 Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,  
 Prolongé d'échos en échos.

Où fuir? tant s'obscurcit l'ombre tempétueuse!  
 Là près est vieille roche. Ils s'en courent dedans.  
 Et leur sort ne plaignez; Roche, tant soit affreuse,  
 Est doux Olympe à vrais Amans.

Or la nue à torrens roule aux flancs des montagnes,  
 La grêle sautillante encomble creux sillons;  
 Diriez foudres et vents, par les vastes campagnes,  
 Guerroyer en noirs tourbillons.

A sa Blanchette envain par doux mots et caresses,  
 Bien veut l'ami Berger cacher telles horreurs;  
 Bien lui veut-elle aussi rendre douces tendresses,

Et

Et ne lui viennent que des pleurs.  
Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure,  
Ne vont plus Oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours,  
Or s'aimoient comme nous; comme eux, si d'a-  
vantage,

Allions nous trouver sans amours!  
L'ami, d'un doux baiser, fait loin fuir ses allarmes;  
L'orage, à ne mentir, loin fuyoit-il aussi.  
Tournons au pré, dit-elle, en étanchant ses larmes,  
Là n'aurai tant cruel souci.

Et rameaux fracassés, et verdure flétrie,  
D'un trop affreux semblant, ici, tout peint l'hiver:  
De plus joyeux pensers aurons par la prairie,  
Voyant encore son beau verd.

Au pré s'en vont tous deux, O! que de fois Blan-  
chette,

Au ruissel, qui l'arrose, a conté son bonheur!  
Mais sur ses bords, à peine advient la Bergerette,  
O! quel trait aigu poind son cœur!

Plus n'est-il ce ruissel, où, l'été, fraîches ondes  
Doucettément baignoient siens membres délicats;  
Plus n'est qu'un noir torrent, qui, ses eaux vaga-  
bondes

Fait bouillonner en grand fracas.

Un baiser, à ce coup, n'en charme point sa peine.  
Hélas! ni cent. O Dieux! à travers longs sanglots,

Dit-

Dit-elle : quel torrent ! comme , inondant la plaine,  
 Il va déjoindre nos hameaux !  
 Un chacun , sur un bord , las aurons beau nous  
 rendre ;  
 Tant bruira sourdement , tant vomira brouillards,  
 Que ne pourront nos voix , l'un à l'autre , s'entendre,  
 Ni se rencontrer nos regards.  
 A tant se tût Blanchette. Or passoit là son père,  
 De l'orage inquiet , cherchant sa fille au bois,  
 Puis aux champs , puis par-tout. Quelle surprise  
 amère

Lorsque la voit pâle et sans voix !  
 Qu'avez ma chère enfant ? .. En bref par Silvanire.  
 Instruit , tout dès l'abord , de leurs soucis cruels,  
 N'est que cela , dit-il ? et se prend à sourire ;  
 Et tous deux les mène aux autels.  
 Hymen les y fêta. Vint amour en cachette,  
 Qui , de plus vif encore , enflamma leurs desirs ;  
 Et ce cruel hyver que tant craignoit Blanchette,  
 La saison fut de ses plaisirs.

## I D Y L L E V.

## LES GRACES.

C'ÉTOIT un beau jour de printems.  
 Les Graces folatroient sous la feuille nouvelle ;  
 Quand,

Quand, tout-à-coup, des trois Sœurs la plus belle,  
Aglæé disparut. On la chercha long-tems ;

Ce fut en vain. Depuis l'autre feuillage,  
Tu le sais, Pan la guette ; ah ! ma sœur, quel  
dommage,

S'il la surprend seule sous un buisson !

Ce Pan est si fougueux, dit-on,

Et la forêt est si sauvage !

Euphrosine en ces mots exhaloit sa douleur ;

Et cependant Thalie, errant dans le bocage,

Sous les moindres halliers, cherche sa jeune sœur ;

Va, vient, frappe un buisson, puis soulève un  
branchage,

Avance un pas, recule de frayeur,

Craignant toujours, à son passage,

De rencontrer le ravisseur.

Enfin d'un pied léger appercevant les traces,

Les deux Nymphes soudain voient vers un bosquet,

Où, dans mes bras, Danaé reposoit,

Eh ! qui n'auroit cru voir la plus belle des Graces ?

N'est-ce pas elle, trait pour trait ?

Te voilà donc, ma sœur, lui dit Thalie ;

Tu ris de nous causer un si cruel chagrin ?

Chacune alors la saisit par la main,

Et ma Bergère m'est ravie.

J'ai beau crier : arrêtez, arrêtez.

Ce

Ce n'est pas votre sœur : Est-elle aussi jolie ?

Elles de fuir toujours à pas précipités.

Désespéré, je m'élançe. On m'appelle :

Où vas-tu, dit la voix ? arrête, Lycidas,

Insensé, vole dans mes bras ;

Viens, sois l'Amant d'une Immortelle.

Je me retourne, et je vois Aglaé :

Et je la prends pour ma maitresse

Comme ses Sœurs, pour elle, avoient pris Danaé.

Mon œil y fut trompé, mais non point ma tendresse.

Qui, moi, changer d'amour ? Quitte ce fol espoir,

Lui dis-je, si Vénus aspiroit à me plaire,

Vénus y perdrait son pouvoir ;

Mon cœur est tout à ma Bergère.

Dans mes bras aussi-tôt, malgré ses cris perçans,

J'emporte vers ses sœurs la Nymphe palpitante.

Entr'elle et Danaé l'on balança long-tems ;

Et, sans le feu de nos embrassemens,

On n'eut jamais reconnu mon Amante.

## IDYLLE VI.

## LE PANIER.

## PHILLIS ET COLETTE.

COLETTE.

PHILLIS, je vois toujours ce panier à ton bras ?

PHILLIS.

Oui, Colette, à mon bras je le porte sans cesse ;  
Et pour ton beau mouton, vois, tu ne l'aurais pas,  
Ni pour un grand troupeau.

COLETTE.

Quelle étrange foiblesse !

A ce panier, dis-moi, qui donne un si haut prix ?  
Veux-tu que je devine ? oh ! comme tu rougis !

PHILLIS.

Qui ! moi, rougir ?

COLETTE.

Eh ! oui vraiment.

PHILLIS.

Colette, . . .

Je n'ose . . .

COLETTE.

Que crains-tu ?

PHILLIS.

PHILLIS.

Si tu me promettois,...

COLETTE.

As-tu donc peur que je sois indiscrete,  
Toi qui connois tous mes secrets?

PHILLIS.

Eh bien, te l'avourai-je? un berger du village,  
Le plus beau des bergers, Lycas me l'a donné.  
Vois comme il est joli! vois-tu ce verd feuillage  
D'où sort un jeune lys, de roses couronné?  
D'un sentiment bien doux ce panier est le gage.  
Aussi, Colette, aussi combien je le chéris!  
Si j'y mets une fleur, elle y devient plus belle;  
Il donne aux fruits une fraîcheur nouvelle,  
Un goût plus fin et plus exquis.  
Tu riras, mais apprends jusqu'où va ma folie:  
Ma bouche, nuit et jour, le couvre de baisers.  
Et puis-je faire moins? Le plus beau des bergers,  
Me l'a donné comme à sa douce amie.

COLETTE.

Et sais-tu bien quelle chanson  
Il répétoit, le jour qu'il finit cet ouvrage?  
Il te l'aura sans doute apprise?

PHIL-

PHILLIS.

Bons Dieux! non,

Mais toi, d'où la sais-tu?

COLETTE.

N'en prends aucun ombrage.

Ce jour-là, par hasard, j'entrois dans le bocage;

Je l'aperçus de loin sur un banc de gazon.

J'ai, dit-on, le défaut d'être un peu curieuse.

Je m'approchai sans bruit pour voir ce qu'il faisoit.

C'étoit....

PHILLIS.

Quoi?

COLETTE.

Ce panier. Bergère trop heureuse,

Si tu savois la chanson qu'il disoit!

PHILLIS.

Oh! tu me l'apprendras.

COLETTE.

Je veux bien te l'apprendre;

Mais tu ne me dis rien de mon Berger Mysis?

Que je te plains de n'avoir pu l'entendre,

Lorsqu'il me fit hier des couplets si jolis!

Je vais te les chanter. C'est sur un air fort tendre.

*(Elle se dispose à chanter.)*

Tom. X.

B

PHIL-

PHILLIS.

Oui.... mais d'abord ne pourrois-je savoir...

COLETTE.

Tiens, voici les couplets.

PHILLIS.

Sont-ils longs ?

COLETTE.

Tu vas voir.

Pour être belle,

Que Lise emprunte un air coquet ;

Ma Bergère en saura plus qu'elle :

Je vais lui donner un secret

Pour être belle.

Pour être belle,

Colette, il faut un peu d'amour,

Hélas ! à toi-même cruelle,

Ne veux-tu rien faire en ce jour

Pour être belle ?

Comment les trouves-tu ?

PHILLIS.

Moi ! fort bien... mais hélas !

Ne puis-je donc savoir la chanson de Lycas ?

COLETTE,

A demain, si tu veux.

PHIL-

PHILLIS.

Oh! non. Je t'en conjure,

A présent.

COLETTE.

Elle est longue et pour la retenir....

PHILLIS.

Je la retiendrai, j'en suis sûre.

Dis-la-moi seulement.

COLETTE.

Il faut donc t'obéir.

(*Elle chante.*)

Laissez-vous sous mes doigts ployer avec souplesse,

Joncs nuancés des plus vives couleurs;

Formez dans vos contours mille brillantes fleurs:

C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

De mon bonheur naissant qui ne seroit jaloux?

Je passois, l'autre jour, tout près de cette belle.

Ce ne fut qu'un seul mot; bon soir, Lycas, dit-elle,

Mais elle me le dit d'un son de voix si doux;

Laissez-vous, sous mes doigts ployer avec souplesse,

Joncs nuancés des plus vives couleurs!

Formez dans vos contours mille brillantes fleurs;

C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

Dieu d'Amour! si Phillis ne le dédaignoit pas!

Ce don est bien léger: mais à cette Bergère

B 2

Je

Je ne demande aussi qu'une faveur légère ;  
 Qu'elle aime seulement à l'avoir à son bras.  
 Laissez-vous, sous mes doigts ployer avec souplesse,  
 Juncs nuancés des plus vives couleurs ;  
 Formez dans vos contours mille brillantes fleurs :  
 Quand vous verrai-je au bras de ma jeune maitresse ?

PHILLIS.

Adieu, Colette, adieu. C'est-là bas le ruisseau,  
 Où, revenant du pâturage,  
 Il mène quelquefois abreuver son troupeau.  
 Je vais m'asseoir sur le rivage ;  
 Et tantôt, s'il y vient, je lui dirai : Lycas,  
 Tiens, vois-tu ton panier ? je le porte à mon bras.

I D Y L L E V I I.

L'AGNEAU.

Pour un simple ruban, qui pâroit sa houlette,  
 Lyse un jour, de Tyrsis, reçut un bel Agneau ;  
 C'étoit un jour d'été. L'agile Bergerette  
 Prend l'Agneau dans ses bras, vole vers un ruisseau,  
 Se dépouille, s'y plonge, et soudain sur la rive ;  
 Parmi des juncs touffus, croit entendre du bruit,  
 Son œil s'y fixe. Elle pâlit :

Et

Et de ses bras, qu'un froid mortel saisit,  
 L'Agneau glisse, entraîné par l'onde fugitive.  
 De sa douleur, qui peindroit le transport,  
 Lorsqu'en se retournant, Lise aperçoit, loin d'elle  
 L'Agneau, contre les flots, luttant avec effort,  
 S'élançant tour-à-tour vers l'un, vers l'autre bord,  
 Et toujours repoussé par la vague cruelle ?  
 D'un bélement plaintif il l'appelle, l'appelle ;  
 Ah ! pour le secourir en ce pressant danger,  
 Que pourra faire, ô Ciel ! la Bergère éperdue ?  
 Lise veut fendre l'onde, ... et ne sait point nager.

A son secours appeller son Berger ?

Lise ne l'oseroit. Hélas ! Lise étoit nue.

Mais Lise sait que l'inconstant ruisseau,  
 Après qu'en longs replis il a baigné la plaine,  
 Sur un lit moins profond ramène enfin son eau,

Et qu'au détour de la forêt prochaine,

Elle peut rejoindre l'Agneau.

De l'onde, à ce penser, légère elle s'élançe,  
 Et ne se doutant pas que son heureux Amant,  
 Tout près d'elle caché, l'observoit en silence,  
 Elle prend au hasard le premier vêtement,  
 Et le sein demi-nud, la voilà qui s'avance.  
 Mais, Lise ! ô quel bonheur ! pouvois-tu le prévoir ?  
 Tyrsis t'a vu partir, il fend l'onde à la nage,  
 Poursuit l'Agneau, l'atteint, le porte sur la plage,

L'entoure du ruban, qu'il vient de recevoir,  
 Et se cache sous un feuillage,  
 Remis un peu de sa frayeur,  
 En seconant le poids de sa toison humide,  
 L'Agneau, d'un arbousier, paissoit la jeune fleur;  
 Lise arrive d'un pas rapide.  
 A peine, en le voyant, en croit-elle ses yeux.  
 Le ruban le fait reconnoître,  
 Mais, ô Dieux! si Tyrsis... il étoit là peut-être;  
 Elle s'ajuste de son mieux.  
 Tyrsis paroît. Tyrsis avoit un air si tendre!  
 L'Agneau donné deux fois étoit d'un si grand prix!  
 On lui donne un baiser, puis deux, il en eut six:  
 On ne les compta plus. Et comment s'en défendre?  
 Ceux qu'on eut refusés, il les auroit ravis.  
 La Belle, prudemment, paya si bien Tyrsis,  
 Que le Berger n'eut plus rien à prétendre.

I D Y L L E V I I I .  
 L E N A U F R A G E .

ECHOS de ces roches sauvages,  
 Sensibles au deuil de mes chants,  
 Renvoyez mes tristes accens.

Dans

Dans ces bois et sur ces rivages,  
 Vesper fermoit les Cieux au dernier feu du jour,  
 Assise au bord d'un fleuve, Eglé seule et plaintive,  
 L'oeil fixé tristement sur l'onde fugitive,  
 Du bateau de Daphnis attendoit le retour.  
 Qu'il tarde mon amant! Daphnis, s'écrioit-elle!

Et la sensible Philomèle  
 Se taisoit, attentive aux vœux de son amour.  
 Cruel!... mais, tout-à-coup, dans ce vaste silence,  
 Ne crois-je pas entendre... Ecoutons... oui, c'est  
 lui,

Il vient... Dieux!... trompeuse espérance!  
 Et pourquoi, flots menteurs, irriter mon ennui?  
 N'est-ce donc pas assez du tourment de l'absence?  
 Mais si quelqu'autre, hélas!... loin d'ici noirs  
 soupçons!

Il m'aime... oui maintenant il court vers le rivage.  
 Amour, devant ses pas, entr'ouvre les buissons:  
 Bienfaisante Phœbé, répands sur son passage,  
 La paisible lueur de tes pâles rayons.  
 Oh! lorsque, sur le bord, je le verrai descendre,  
 Comme j'irai me jeter dans ses bras!

Mais cette fois, je ne m'abuse pas,  
 Oui, sous la rame, au loin, j'entends l'onde se  
 fendre,  
 Vagues, sur votre dos, portez-le mollement.

Et vous, Nymphes, témoins de ma douleur extrême,  
 Si jamais votre cœur sentit, un seul moment,  
 Combien il est cruel d'attendre ce qu'on aime!  
 Mais rien ne me répond, Ah Dieux! Combien de  
 fois,

Dans mon espérance trahie...,  
 Elle ne put finir. D'un froid mortel saisie,  
 Elle tombe soudain, sans couleur et sans voix,  
 Echos de ces roches sauvages,  
 Sensibles au deuil de mes chants,  
 Renvoyez mes tristes accens

Dans ces bois et sur ces rivages,  
 Un bateau renversé flotloit dans le lointain,  
 A travers l'épaisseur d'une nuée obscure,  
 Phœbé lançant à peine un rayon incertain,  
 Eclairoit sombrement cette triste aventure.  
 Eglé reprit ses sens. O surprise! ô terreur!

L'Echo porta, dans toute la contrée,  
 Le cri perçant de sa douleur,  
 Les cheveux hérissés, et la vue égarée,  
 Elle meurtrit son sein. De sourds et longs sanglots  
 Etouffent sa pénible haleine:  
 Mourante, elle s'écrie à peine,  
 Daphnis, mon cher Daphnis! et soudain, à ces  
 mots,  
 Elle se plonge dans les flots.

Echos

Echos de ces roches sauvages,  
Sensibles au deuil de mes chants,  
Renvoyez mes tristes accens  
Dans ces bois et sur ces rivages.

Les Nymphes veilloient sur ses jours.

L'onde n'engloutit point cette tendre Bergère.

Le fleuve secourable, accélérant son cours,

La pose aux bords fleuris d'une Isle solitaire.

Son Berger, à la nage, avoit gagné ces bords.

Eglé le voit, tombe pâmée;

Mais cent baisers l'ont bientôt ranimée.

Qui pourroit exprimer sa joie et ses transports ?

Telle et moins tendre encore est la jeune Fauvette,

Qui, s'envolant de sa prison,

Retrouvé, au bois, son fidèle Pinson.

Le malheureux ! dans sa douleur muette,

Il languissoit sous un épais buisson.

Elle vole vers lui. Cent caresses nouvelles,

De leurs jeunes amours, ont réveillé l'ardeur ;

Ils unissent leurs becs, ils enlacent leurs ailes :

Ils sont heureux et chantent leur bonheur.

Echos de ces roches sauvages,

Oubliez le deuil de mes chants ;

Et portez mes joyeux accens

Dans ces bois et sur ces rivages.

I D Y L L E I X.  
L A S U R P R I S E.  
D A P H N I S E T C E P H I S E.

**D**ANS le fond d'un bois solitaire,  
 Daphnis, pour la première fois,  
 Avoit vu sa jeune Bergère,  
 Et la jeune Bergère aimoit beaucoup ce bois.  
 Daphnis s'y rend, un jour, au lever de l'Aurore,  
 Et de festons de fleurs ornant maint arbrisseau,  
 Courbe leur feuillage en berceau,  
 On eut dit le Temple de Flore.  
 Sur ces jeunes tilleuls, qui cherchent à s'unir,  
 Je vais graver, dit-il, le nom de ma Céphise,  
 Puis je me cacherai; Céphise va venir,  
 Ah! comme elle aura de surprise!  
 Et moi, que j'aurai de plaisir!  
 Il dit, et se met à l'ouvrage.  
 Céphise, à l'instant même, arrivoit en ces lieux.  
 Elle l'entend, s'approche, ouvre un peu le bran-  
 chage.  
 Et vers Daphnis penchée, à travers le feuillage  
 Lui pose la main sur les yeux.  
 Il se tourne étonné, Céphise d'un air tendre,  
 C'est

C'est donc ainsi, Daphnis, que tu sais me sur-  
prendre,

Lui-dit-elle ? et puis viens demander un baiser.

Il en eut un pourtant. Aussi le refuser,

C'étoit l'inviter à le prendre.

## IDYLLE X.

## LE TROUPEAU DÉSALTÉRÉ

**N**ISE dormoit, un soir, au pied d'un vieux  
ormeau.

D'un soin peu vigilant n'accusons point la belle,

Le chien de son Berger veilloit sur son troupeau.

Tyrsis, au même instant, arrive aussi près d'elle.

A la Bergère il venoit proposer

Des fleurs, des fruits, une chanson nouvelle,

Et tout cela pour un baiser.

Il s'approche sans bruit, Sur la bouche fleurie:

Que Nise, sans défense, expose à son désir,

Qu'un baiser seroit doux et facile à cueillir!

Une molle fraîcheur regne dans la prairie;

L'ombre déjà descend du haut des monts:

Quels témoins craindroit-il, son chien et des moutons ?

Tout sollicite, ou sert sa douce envie.

Mais Nise dort d'un sommeil si léger!  
 S'il Péveilloit!... Et puis, pour un tendre Berger,  
 Est-ce un plaisir bien pur, celui que son Amie  
 Lui donne, sans le partager?

Tandis que sa bouche incertaine  
 N'ose s'abandonner à ses désirs brûlans,  
 Tristes, mourans de soif, les moutons hâletans,  
 Vont, d'un pied dédaigneux, foulant la verte plaine,  
 Et fixant tous sur lui des regards languissans.

Tyrsis le voit, et soudain il s'élançe:  
 Le baiser, au retour, sera ma récompense,  
 Dit-il; et doucement rassemblant le troupeau,  
 D'un regard, à son chien, il impose silence,  
 Et conduit les moutons au plus prochain ruisseau.  
 Le voilà de retour, et Nise encor sommeille.  
 Plus hardi, cette fois, il prend un baiser, fuit,  
 Se cache en des buissons: Nise enfin se réveille,  
 Honteuse, on l'imagine, il étoit déjà nuit.  
 Elle part aussitôt, et, dans sa panetière,  
 Ne voit point un bouquet caché par son Amant,  
 Qui, pas à pas, la suit secrètement.

Hélas! d'autres pensers agitent la Bergère;  
 Sa longue absence aura fâché sa mère,  
 Et son troupeau meurt de soif sûrement.  
 Mais au premier ruisseau, Dieux! quelle est sa  
 surprise!

Aucun

Aucun de ses moutons, ne s'approche du bord,

Dans son effroi, la pauvre Nise

Croit tout son troupeau déjà mort.

Elle rentre au hameau, le cœur plein de tristesse

Eh! comment à sa mère apprendre ce malheur?

Dans son veuvage, hélas! c'est toute sa richesse;

Faut-il, d'un trait mortel, lui déchirer le cœur,

Aux derniers jours de sa vieillesse?

Le Berger voit son embarras,

Vent en jouir encore. Au parc, dans sa chaumière,

Il la voit, tour à tour, porter ses tristes pas,

Caresser ses moutons, les serrer dans ses bras,

Et mille fois, aux Dieux, adresser sa prière.

Mais tout-à-coup, Nise aperçoit Tyrsis.

Elle vole en son sein, et, le baignant de larmes,

Vent lui conter ses funestes alarmes;

Il l'interrompt par un souris,

Un souris! juste Ciel! à ce trait, la Bergère

Croit qu'il insulte à son malheur.

Ce dernier coup manquoit à sa misère,

Ce dernier coup a comblé sa douleur.

Tyrsis veut se défendre. Eh! que peux tu me dire?

Mon Amant, d'un œil sec, verroit-il mes regrets?

Y répondroit-il d'un sourire?

Non, tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimas jamais;

Tu ne voulais que me séduire.

Et ce soir même, aux champs, m'es-tu venu trouver?

Nise voudrait poursuivre et ne peut achever.

En vain aussi Tyrsis veut calmer la bergère.

Quelques mots cependant qu'en essuyant ses pleurs,

Nise entend, malgré sa colère,

Un coup-d'œil, par hasard, échappé sur les fleurs

Que recèle sa panetière,

Lui font un peu soupçonner le mystère ;

Un mot, un mot de plus dissipe ses douleurs.

Sans peine alors, de sa supercherie,

Le Berger obtint le pardon ;

Et quoique le chien l'eût trahie,

Nise, au hasard d'une autre perfidie,

Voulut encore en accepter le don.

## I D Y L L E X I.

### LE PÊCHEUR.

**P**RES des bords fleuris, où le Tage,

Avec orgueil, roule ses flots

Indifférent encore, un pêcheur, en ces mots

Insultait à l'Amour, sur sa flûte sauvage :

Dieu méchant, ne crois pas un jour

M'asservir à ta loi cruelle ;

Tout

Tout mon trésor, c'est ma nacelle;  
 Mes filets sont tout mon amour.  
 Lorsque de la plaine liquide  
 J'ai surpris un jeune habitant;  
 Ainsi, dis-je, l'Amour, aux pièges qu'il me tend,  
 Voudroit faire tomber ma jeunesse timide.

Non, méchant, ne crois pas un jour  
 M'asservir à ta loi cruelle;  
 Tout mon trésor, c'est ma nacelle;  
 Mes filets sont tout mon amour.  
 J'ai vu l'amant de Glycérie;  
 Hélas! le pauvre infortuné!

J'ai cru voir un navire, aux vents abandonné  
 Déplorable jouet des ondes en furie.

Ah! méchant, ne crois pas un jour  
 M'asservir à ta loi cruelle;  
 Tout mon trésor, c'est ma nacelle;  
 Mes filets sont tout mon amour.  
 Noeris alors, sur le rivage,  
 Promenoit sa tendre langueur,

Elle approche, elle entend l'insensible pêcheur  
 Chanter avec fierté sur sa flûte sauvage:

Dieu méchant, ne crois pas un jour  
 M'asservir à ta loi cruelle;  
 Tout mon trésor, c'est ma nacelle;  
 Mes filets sont tout mon amour.

D'un

D'un œil, où se peint la tendresse,  
 Elle l'appelle, il suit ses pas ;  
 Il la suit : ébloui de ses jeunes appas,  
 L'imprudent, de ces bords, croit suivre la Déesse :  
 L'imprudent ! hélas, dès ce jour,  
 Il va subir la loi cruelle :  
 Adieu, filets ; adieu, nacelle,  
 Le Pécheur est pris par l'Amour,

I D Y L L E X I I .  
 L E S P E T I T S E N F A N S .  
 M I R T I L E T C H L O E .

**L**e jeune enfant Mirtil, un jour dans la prairie,  
 Trouva sa jeune sœur. La jonquille et le thym  
 Se mêloient, sous ses doigts, à l'épine fleurie,  
 Et des pleurs cépendant s'échappoient sur son sein.  
 Ah ! te voilà, Chloé, lui dit son frère !  
 Pour qui viens-tu former ces guirlandes de fleurs ?  
 Mais qu'as-tu donc ? qui fait couler tes pleurs ?  
 Tu penses, je le vois à notre pauvre père.

C H L O E .

Hélas ! Mirtil, son mal le tourmente si fort !  
 Et s'agite, il se frappe.

MIR-

MIRTIL.

Il appelle la mort.  
 Moi, qu'il ne vit jamais sans me sourire,  
 J'ai voulu l'embrasser; ma sœur, dans son délire,  
 Il m'a rejeté de ses bras;  
 Il ne me connoit plus; et sans ma mère, hélas!  
 Je crois qu'il alloit me maudire.

CHLOE.

O Ciel! un si bon père! il jouoit avec moi,  
 Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie,  
 J'étois sur ses genoux: d'une voix affoiblie,  
 Ma fille, me dit-il, ma fille, lève-toi;  
 Je me sens mal, très-mal. Une sueur soudaine  
 Couvrit son visage, il pâlit;  
 Il me remit à terre: et foible, sans haleine,  
 Malgré tous mes secours, il eut bien de la peine  
 A traîner ses pas vers son lit.

MIRTIL.

Mon père, hélas! du mal qui te dévore,  
 Te verrons-nous long-tems souffrir?  
 A peine ai-je sept ans, je suis bien jeune encore;  
 Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

CHLOE.

Non, il ne mourra point, mon frère, je t'assure.  
 Nos parens, mille fois, nous ont dit que les Dieux  
 Aimoient

Aimoient les vœux d'une ame pure.

A Pan, Dieu des Bergers, je vais porter mes vœux;  
 Je lui porte ces fleurs. Oui, d'un regard propice,  
 Il verra son autel embelli par ma main;  
 Et vois-tu là mon cher petit serin?  
 Je veux encore au Dieu l'offrir en sacrifice.

MIRTEL.

Attends-moi donc, ma sœur, je reviens à l'instant:  
 Je vais des plus beaux fruits remplir ma panetière;  
 Et le petit lapin, que m'a donné ma mère,  
 Je veux aussi l'immoler au dieu Pan.  
 Il courut, et bientôt il revint auprès d'elle.  
 Tous deux alors, en se donnant la main,  
 Tournent leurs pas vers le côteau prochain.  
 Ils y trouvent le Dieu sous la voûte éternelle  
 D'un vaste et ténébreux sapin.  
 Là, s'étant prosternés aux pieds de sa statue,  
 Ils adressent au Dieu leur prière ingénue.

CHLOE.

O Pan, nous t'implorons, daigne nous secourir.  
 Toi qui sais tout, tu sais que notre père  
 Est, depuis bien des jours, en danger de mourir;  
 Je n'ai pas, Dieu puissant, de grands dons à te faire;  
 Ces fleurs sont tout mon bien, je viens te les offrir.  
 Vois, à tes pieds je pose ma guirlande.

J'au-

J'aurois voulu, si j'eusse été plus grande,  
 En couronner ton front, en orner tes cheveux;  
 Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette offrande,  
 Et rends, Dieu des Bergers, rends un père à nos  
 vœux.

## MIRTIŁ.

Qu'avons-nous fait, hélas! pour te déplaire!  
 Car, en frappant notre malheureux père,  
 Je le vois bien, c'est nous que tu punis.  
 Pour t'appaiser, ô Pan! je t'apporte ces fruits;  
 Laisse à nos vœux désarmer ta colère.  
 Tout ce que nous avons, nous le tenons de toi,  
 Je t'aurois immolé ma chèvre la plus belle;  
 Mais elle est plus forte que moi.  
 Quand je serai plus grand, je t'en donne ma foi,  
 Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

## CHLOE.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour me consoler,  
 Les tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.  
 Sur mon cou, sur mon sein, regarde-le voler.  
 Eh bien, je vais..... je vais te l'immoler,  
 Pour que tu sauves notre père.

## MIRTIŁ.

Tourne aussi tes regards sur mon petit lapin;  
 Vois, je l'appelle, il vient; il croit qu'à l'ordinaire,  
 Je

Je voudrai lui donner à manger dans ma main,  
Mais non, je vais te l'immoler soudain,  
Pour que tu sauvés notre père.  
Ses petits bras tremblans l'allaient déjà saisir,  
Sa soeur l'imitoit en silence,  
Lorsqu'une voix : „Aux vœux de l'innocence  
Les Dieux se laissent attendrir.  
Non, ils n'exigent point ces cruels sacrifices ;  
Gardez, mes chers amis, ce qui fait vos délices ;  
Votre père n'est plus en danger de mourir. “  
La santé, dès ce jour, fut rendue à Pélage.  
Sauvé par ses enfans, ce jour même, avec eux,  
Au Dieu conservateur il courut rendre hommage :  
Il vit ses petits-fils peupler son héritage,  
Et de ses petits-fils vit encor les neveux.

*Fin du premier Recueil.*

IDYLLES.

PAR

M. BERQUIN.

---

SECOND RECUEIL.

---

---

## AVERTISSEMENT.

LA 1ere Idylle de ce second Recueil est imitée de M. Wieland; les 2, 6, 8, 9, 10, 11, & 12mes le sont de M. Gessner; les 5 et 7mes de M. l'abbé Métastase,

IDYLLES.

---

 I D Y L L E S.
 

---

 IDYLLE PREMIERE.  
 LES DELICES DE L'HYMEN.  
 CHLOE, CEPHISE ET LYCORIS.

**S**ous un tilleul, dont les rameaux fleuris  
 Etroitement enlaçoient leur feuillage,  
 Chloé, Céphise et Lycoris  
 Goûtoient le charme de l'ombrage.  
 Des parfums du matin la suave fraîcheur,  
 Le calme au loin répandu sur les plaines,  
 L'instinct voluptueux qui porte un jeune cœur  
 A chanter ses plaisirs, comme à pleurer ses peines,  
 D'un tendre épanchement inspiroient la douceur.  
 Pour moi, près de ces lieux, pour rêver à Zémire,  
 Conduit en secret par l'Amour,  
 Je l'entendis, je vais vous le redire,  
 Ce que leurs voix chantèrent tour à tour.

CHLOE.

Du repos de l'indifférence  
 Que mon cœur se plait à jouir !

L'Amour

L'Amour à ma simple innocence  
 Ne coûta jamais un soupir.  
 D'un jeune Berger, sans rougir,  
 Mon front supporte la présence.  
 Lâches flatteurs, cessez vos chants ;  
 Que gagnez-vous à me le dire ?  
 J'ai vu, dans ces flots transparents,  
 Tout le charme de mon sourire.  
 Mieux que vous, l'Écho, de ma voix,  
 Me peint la flexible justesse.  
 Je sais que des Nymphes des bois  
 Ma taille égale la souplesse ;  
 Mon ombre me l'a dit cent fois.  
 Telle qu'une biche légère,  
 Qu'on voit bondir sur les côteaux ;  
 Laissez-moi, folâtre bergère,  
 Dans les fêtes de nos hameaux,  
 Fouler, en dansant, la fougère,

## C E P H I S E.

Jadis, Chloé! sans amour comme toi,  
 Par ma gaité j'excitois mes compagnes :  
 Un imposteur vint surprendre ma foi,  
 Et, dès ce jour, hélas! de nos campagnes,  
 Tous les plaisirs furent perdus pour moi.  
 Au sein joyeux du cercle de la danse,

J'entre

J'entre aujourd'hui, les yeux chargés de pleurs.  
 Mon pied distrahit rompt cent fois la cadence,  
 Mon sein brûlant sèche mes noeuds de fleurs;  
 Et quand la nuit sur la Nature entière,  
 Du frais sommeil disperse les pavots,  
 J'implore en vain les douceurs du repos;  
 Je me désole en mon lit solitaire,  
 Et le matin n'adoucit point mes maux

## LYCORIS.

Heureux jour où l'hymen du sein de ma famille,  
 Me conduisit, Zulmis, dans tes bras caressans!  
 Hymen! Dieu bienfaiteur! Eh! d'une jeune fille  
 A quoi servent sans toi les charmes ravissans?  
 Telle est la fleur stérile éparse dans nos champs;  
 Sur sa tige superbe un moment elle brille,  
 Puis meurt sans rejetons pour un second printems.  
 En de frivoles jeux perdrois-je mon bel âge?  
 La main du tems si lente à former la beauté,  
 Souvent, d'un trait rapide, efface son ouvrage,  
 Ah! lorsque les ennuis en sont le seul partage,  
 Qu'on doit bien déplorer sa triste liberté!  
 Pour nous, dès notre enfance unis par la tendresse,  
 Nous nous aimons, Zulmis, pour nous aimer tou-  
 jours.

I.e Tems peut de sa faux trancher notre jeunesse,

Tom. X.

C

La

La Mort, la seule Mort finira nos amours,

CHLOE.

Que Lycoris se croye heureuse!  
 Hymen, hymen! vas, je connois,  
 Je connois ta douceur trompeuse,  
 Tes plaisirs semés de regrets:  
 Et crois-tu que de tels bienfaits,  
 D'une insouciance joyeuse,  
 Puissent balancer les attraits?  
 Quoi! de mes jours livrant l'empire  
 Aux mains d'un tyran orgueilleux,  
 De ses loix dépendroient mes vœux,  
 Et mon bonheur de son sourire!  
 Cet esclave à mes pieds soumis,  
 J'irois me le donner pour maître!  
 Pardonne, Hymen, ce fier mépris.  
 Tes plaisirs sont charmans peut-être,  
 Mais ils sont trop chers à ce prix.

CEPHISE.

Vous, qui du Ciel reçutes un cœur tendre,  
 Ah! de l'Amour craignez, craignez les feux;  
 Etouffez bien le soupir amoureux  
 Qu'un faux langage est prêt à vous surprendre.  
 Pour attirer l'imprudent voyageur,  
 Telle on entend une hyène perfide

Remplir

Remplir les bois de longs cris de douleur.  
 Las ! à Daphnis qui n'eût donné son cœur ?  
 Je le croyois si tendre , si timide !  
 Son jeune front peignoit tant de candeur !  
 Il m'a trompée ; ô Dieux , dans ma foiblesse,  
 Je l'aime encore , et lui , sans s'attendrir,  
 Il voit sécher la fleur de ma jeunesse.  
 Le traître ! au sein d'une heureuse maîtresse,  
 Qui le croiroit ? je l'entends s'applaudir  
 D'avoir séduit ma crédule tendresse,

## L Y C O R I S ,

Dieux ! de quels doux plaisirs s'enivrent deux époux,  
 Dont l'Amour a formé la chaîne fortunée !  
 Quel spectacle enchanteur de voir autour de nous  
 Les gages innocens d'un paisible hyménée,  
 D'une main caressante embrasser nos genoux !  
 En formant aux vertus un cœur flexible et tendre,  
 Quel plaisir de le voir répondre à ces doux soins !  
 Dans le tombeau sans doute , un jour je dois des-  
 cendre,

Mais je ne mourrai pas toute entière , et du moins  
 Mon fils de quelques fleurs viendra couvrir ma cendre,  
 Mon nom par ses enfans sans cesse répété,  
 A leurs derniers neveux passera d'âge en âge ;  
 Ils me béniront tous. Chloé , ta liberté  
 Vaut-elle les liens d'un si cher esclavage ?

C 3

CHLOE.

CHLOE.

Ah ! si dans les jeux et les ris,  
L'hymen laissoit couler ma vie !

CEPHISE.

Ah ! si l'hymen , de mon ame flétrie,  
Pouvoit bannir l'image de Daphnis !  
Hymen les entendit. Jaloux de sa puissance,  
Ce Dieu leur fit sentir sa douce volupté.  
De son berger Céphise oublia l'inconstance ;  
Et Chloé , conservant son aimable gâité,  
Ne perdit que l'indifférence.

## IDYLLE II.

LA PROMESSE  
TROP BIEN GARDÉE.

DAPHNIS ET PHILIS.

AU sein d'un doux sommeil, Daphnis sous un  
feuillage,  
Du Midi bravoit les fureurs,  
Lorsqu'il sentit un nuage de fleurs,  
Qui, par floccons légers, voloit sur son visage.  
Il ouvre un peu les yeux, et sur l'herbe, à deux pas,

Il aperçoit Philis qui lui tendoit les bras.  
 S'il voulut s'y jeter, c'est chose vaine à dire;  
 Mais des fleurs l'enchaînoient, il le voulut en vain:  
 Et voilà que Philis se mit si fort à rire,

Que son bouquet s'échappa de son sein.

Ah, méchante, dit-il, tu ris, mais de ma chaîne

Dans un moment je vais me dégager,

Et tu verras si je sais me venger.

Il eut beau se débattre, il y perdit sa peine.

Te venger, dit Philis? Oui, si je romps tes noeuds;

Mais si je le faisais, çà voyons et pour cause,

Dis, comment prétends-tu te venger? — Oh! je

veux

Te donner tant de baisers amoureux,

Que ta joue en sera rouge comme une rose.

— Oui-dà! si c'est ainsi, tenez, mon cher Daphnis,

Riez, pleurez, mettez-vous en colère,

Point ne vous défilrai, que ne m'ayez promis

De ne point m'embrasser pendant une heure entière.

— Philis, comment veux-tu? — Philis s'obstine.

— Eh bien!

Soit, pas un seul baiser. Philis alors s'empresse

De rompre ses noeuds; le moyen,

Disoit-elle tout bas, qu'il tienne sa promesse!

Mais lui, pour se venger, contraignit son désir.

Sans l'embrasser, il reste assis près d'elle.

Un moment passe et deux : on hasarde un soupir,  
Puis un coup d'œil, puis un mot. Le rebelle  
Voit, entend tout cela sans se laisser fléchir.  
Daphnis, dit-elle enfin, l'heure est, je crois, passée.  
— A peine est-elle commencée,  
Répondit-il. Philis sourit,  
Non toutefois sans un secret dépit.  
Elle attend ; mais bientôt, d'un air d'impatience,  
Oh ! surement, l'heure vient de passer.  
— Y penses-tu ? — Qu'importe ? — Allons, plus  
de vengeance.  
Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser ?  
Dans ses mains aussitôt la belle, avec adresse,  
Cache à demi son front. Le berger triomphant,  
Par cent baisers alors satisfait sa tendresse.  
Il gaignoit de bien peu ; las ! encore un moment,  
L'Amour emportoit sa promesse.

## I D Y L L E III.

## L'ESPÉRANCE.

LE VIEILLARD LAMON, LYSIS,  
ET SA FEMME (*tenant son fils à la mamelle.*)

LAMON.

AMIS, quel désespoir est peint sur vos visages ?  
Pourquoi fouler aux pieds vos naissantes moissons ?

LYSIS.

Laisse-nous fuir ces odieux rivages.

LAMON.

Quoi ! lorsque par vos soins ces champs rendus  
féconds :

LYSIS.

Que ne sont-ils encor rongés d'herbes sauvages ?

LA FEMME.

O cher époux ! enchaînés à tes pas,  
Mon fils et moi toujours nous suivrons notre père ;  
Mais cependant pourquoi fuir ta chaumière ?  
Quand le sort nous poursuit, quel autre asyle, hélas !  
S'ouvreroit à notre misère ?

C 4

LYSIS.

L Y S I S.

Un désert, ou la mort. Ces infâmes bourreaux,  
 A quel excès ils portoient la furie !  
 Dans leur avare barbarie,  
 Ils m'auroient arraché jusqu'à ces vils lambeaux.

L A M O N.

La paix fleurit sur cette heureuse terre,  
 Et tu parles de ravisseurs ?

L Y S I S.

Ah ! Lamon, non jamais la guerre  
 N'enfanta de telles horreurs.

Tu sais quel ciel brûlant a dévoré nos plaines.  
 Filles d'un sol ingrat, mes débiles moissons,  
 Respirant du Midi les impures haleines,  
 De germes avortés ont couvert leurs sillons,  
 Tandis qu'un sol heureux voyoit fleurir les tiennes :  
 Et parce que la terre a trompé mes travaux,  
 Parce que dans l'horreur d'une affreuse indigence,  
 Je n'ai pu satisfaire à d'accablans impôts,  
 Sans pitié pour mon impuissance,  
 Ils sont venus, Lamon . . . , peins-toi ces scélérats,  
 Sur nos murs dépouillés roulant un œil farouche,  
 Meurtrissant mon épouse arrachée à mes bras,  
 Et nous ravissant notre couche,  
 Arrêtés par la loi dans leur cruel larcin,

Ces

Ces monstres à regret nous laissent nos charrues :  
 Ont-ils cru qu'épuisé de douleur et de faim,  
 Pour assouvir d'exécrables sangsues,  
 J'irois d'un champ maudit creuser encor le sein ?  
 S'ils pensent que la vie ait pour nous tant de charmes,  
 Qu'ils viennent essayer nos pénibles labeurs !  
 O sillons trop long-tems baignés de mes sueurs,  
 Vous ne boirez plus que mes larmes !

## L A M O N.

Dieu ! se peut-il ? quoi , sans être attendris,  
 Des humains dépouillent leur frère !

## L A F E M M E.

Eux touchés de notre misère,  
 Eux qui m'ont enlevé le berceau de mon fils ?

L Y S I S. [prenant son fils d'entre les  
bras de sa femme et le pres-  
sant contre son cœur.]

Malheureux fruit de nos tendresses,  
 Falloit-il naître, hélas ! pour un si triste sort ?  
 De tes bras innocens d'où vient que tu me presses ?

*(le détournant de lui.)*

Finis ces touchantes caresses ;  
 Tu ne sais pas les vœux que je fais pour ta mort !

LA FEMME. (*reprenant son fils.*)

Barbare, qu'as-tu dit?

LYSIS.

Oui, plutôt au Ciel...

LA FEMME.

Arrête.

LYSIS.

Crois-tu que mon enfant me soit moins cher qu'à toi?

Tu veux qu'il vive, et réponds-moi,

Dis, sais-tu seulement où reposer sa tête?

Tu veux qu'il vive; et dans ton sein,

Trouvera-t-il un lait que va tarir la faim?

Te fais-tu donc un jeu des prières humaines,

Dieu, qu'on peint si sensible au cri de nos douleurs?

Je demandois un fils pour soulager mes peines,

Et tu me l'as donné pour combler mes malheurs.

L A M O N.

Modère, mon ami, cette douleur amère.

Puisque le Ciel épargna mes moissons,

Viens, je n'ai point d'enfans, je veux être ton père.

Toi, ta femme et ton fils, venez dans ma chaumière;

Venez, le peu que j'ai, nous le partagerons.

LA FEMME.

Quoi, bienfaisant vieillard, quand tout nous abandonne!

LYSIS.

L Y S I S,

Moi, j'irois abuser de ses dons généreux!

L A M O N,

Viens, ne crains point, nous serons tous heureux.  
L'ami du laboureur est assis près du trône.

L Y S I S,

Ciel! qu'entends-je!

L A M O N.

Oui, Lysis, l'ami du laboureur.

Grâce te soit rendue, ô notre jeune prince,  
Pour le choix bienfaisant qu'a su former ton cœur!  
Turgot faisoit fleurir une vaste province,  
Tu veux que tout l'Etat lui doive son bonheur.  
Vois déjà de quel zèle il suit ce noble ouvrage!  
Sourd aux clameurs de ses vils ennemis,  
Soutiens de ton pouvoir son généreux courage.  
Liberté pour nos champs! Ce don est le seul gage  
De tous les biens qu'il t'a promis.

Oui, si ton cœur touché de nos misères,  
Veut rendre à nos hameaux la richesse et la paix,  
Si jusques à ce jour le plus tendre des pères,  
Tu veux toujours répondre à tes premiers bienfaits,  
Donne, donne à Turgot ta pleine confiance.  
Vois comme les méchans en ont déjà pâli.

L Y S I S.

LYSIS.

Quoi! nous verrions encor refleurir l'abondance!

L'AMON.

Comment se refuser cette douce espérance!  
Henri vient de renaitre, il retrouve Sully.

---

## IDYLLE IV.

## L'INCONSTANCE

OU

## LE PAUVRE PHILÈNE.

Si je peins ici les malheurs  
Où bien souvent l'amour nous jette,  
Je n'en veux point au Dieu des cœurs,  
N'ai-je pas le cœur de Lisette!  
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir  
D'un malheureux berger dans ces vers s'entretienne.  
Venez, tendres amans, et du pauvre Philène  
Conservez bien le souvenir.

Tous ses biens étoient son troupeau;  
Tout son bonheur une bergère:  
Pour quelques jours, loin du hameau,

Elle

Elle devoit suivre son père,  
Que de sermens avant que de partir !  
Sylvie, ah ! qui l'eût dit que ta foi fût si vaine !  
Pleurez, tendres anans, et du pauvre Philène  
Conservez bien le souvenir.

Huit jours entiers s'étoient passés,  
Il n'entendoit point parler d'elle.  
Tendres cœurs, vous sentez assez  
Quelle étoit sa peine cruelle.

Voici les vers qu'en son triste loisir,  
Ce malheureux berger grava sur un vieux chêne :  
Ecoutez-les de grâce, et du pauvre Philène  
Conservez bien le souvenir.

Il n'est plus de bonheur pour moi ;  
Tu me fuis, cruelle Sylvie.  
Comment vivrai-je loin de toi,  
Qui faisais le sort de ma vie ?

Dans les langueurs d'un stérile désir,  
De mes jours importuns je vais traînant la chaîne ;  
Mais toi, qui sait, hélas ! si du pauvre Philène  
Tu conserves le souvenir ?

De nos derniers embrassemens  
Rappelle-toi la douce ivresse ;  
Souviens-toi combien de sermens  
Te répondant de ma tendresse.

Je suis bien sûr de ne les point trahir,  
 Moi qui saurois t'aimer accablé de ta haine.  
 Mais toi, qui sait, hélas! si du pauvre Philène  
 Tu conserves le souvenir?

Pardonne, je connois ton cœur;  
 Non, Sylvie, il n'est point volage:  
 Mais contre un berger séducteur  
 Comment se défendre à ton âge?  
 Par des pleurs feints il saura t'attendrir;  
 Tu croiras que mon ame a passé dans la sienne.  
 Qui peut répondre alors que du pauvre Philène  
 Tu conserves le souvenir?

En ces mots, le tendre pasteur  
 Formoit ses douloureuses plaintes.  
 Mais, hélas! Sylvie à son cœur  
 Devoit porter d'autres atteintes.  
 Quel morne effroi vient un jour le saisir!  
 Il entend Pholoé qui dit à Célimène:  
 Tyrsis aime Sylvie, et du pauvre Philène  
 Elle a perdu le souvenir,

Le cœur déchiré de ce trait,  
 Il vole soudain vers sa belle.  
 Quel spectacle! dans un bosquet,  
 Il voit Tyrsis et l'infidelle....  
 Il tombe. En vain on veut le secourir,

Le

Le souffle de la mort a glacé son haleine.  
Sylvie apprend sa fin... Mais Tyrsis de Philène  
A remplacé le souvenir.

O monstre de déloyauté!  
Les Dieux n'ont-ils mis leur puissance  
A te donner tant de beauté,  
Que pour servir ton inconstance!  
Ah! que ces Dieux ardents à te punir,  
A l'horreur de ton crime en mesurent la peine.  
Jouet de vingt bergers, que du tendre Philène  
Tu conserves le souvenir!

Si j'ai peint ici les malheurs,  
Où bien souvent l'amour nous jette,  
Je n'en veux point au Dieu des cœurs:  
N'ai-je pas le cœur de Lisette?  
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir  
D'un malheureux berger dans ces vers s'entretienne.  
Allez, tendres amans et du pauvre Philène  
Gardez toujours le souvenir.

I D Y L L E V.  
L' O R A G E F A V O R A B L E.

**P**OURQUOI prendre, ô Thémire, un maintien si sévère!

Puisqu'on ne peut risquer, sans te déplaire,  
Un mot, un petit mot, le moindre mot d'amour,  
Las! il faut bien que j'apprenne à me taire.  
Mais vois quelles vapeurs obscurcissent le jour;  
Entends de toutes parts les Autans, sur nos têtes,  
Assembler à grand bruit tempêtes sur tempêtes.  
Si tu veux au bercail ramener ton troupeau,  
Je viens t'offrir de le conduire,  
Aux accords de mon chalumeau.  
Tu ris de mes craintes, Thémire;  
Ne tardons point, crois-moi, de rentrer au hameau.  
Vois les vents échappés des flancs de ces montagnes,  
Renverser les épis dans le creux des sillons,  
Et jusqu'aux Cieux pousser en tourbillons,  
Le sable épars sur les campagnes:  
Ce bruissement sourd de la sombre forêt,  
Ces nuages obscurs fondant en large pluie,  
Ces longs cris des oiseaux et leur vol inquiet,

Ces

Ces fleurs laissant tomber leur couronne flétrie,  
Tout me présage... Eh bien! Dieux! quels affreux  
éclairs!

On croiroit voir, sous les coups du tonnerre,  
S'écrouler la voûte des airs,

Et les Cieux s'engloutir dans les flancs de la Terre.  
Tu cours: il n'est plus tems. Viens, Où vas-tu?  
Suis-moi:

Ton chien sous ce rocher nous découvre un asyle.  
Suivons-le. Tu pâlis? Thémire, sois tranquille,  
Sans te parler d'amour, j'y serai près de toi.  
Ce lieu, de deux amans, fut souvent la retraite,  
Qu'il vit de doux larcins et de tendres faveurs!  
Il va n'être témoin que d'une ardeur discrète,  
Hélas! il ne verra que d'injustes rigueurs.  
Quel berger cependant plus fidelle ou plus tendre,  
Mérita mieux.... Mais non, non, cachons mon  
tourment.

Thémire, tu croirois que je veux te surprendre.  
Pourtant si tu voulois, si tu voulois m'entendre!  
Quand pourrois-je trouver un plus heureux moment?  
Mais quoi! dans ta frayeur, tremblante et sans haleine,  
Comme si tu craignois que je pusse te fuir,  
Tu serres ma main dans la tienne,  
Pour tâcher de me retenir.

Connois-toi donc, Thémire. Est-ce par la contrainte  
Que

Que l'on s'enchaîne à tes genoux ?

Moi te fuir ? de mon sort un dieu seroit jaloux,

Mais ce bonheur hélas ! je le dois à la crainte.

Thémire, ah ! si c'étoit un sentiment plus doux !

Laisse-moi m'abuser : cette erreur m'est si chère !

Quoi ! sur tes fiers dédains je m'étois donc mépris ?

Cet air froid qui me désespère,

La pudeur te le donne et non pas le mépris.

Tu ne me réponds rien, cruelle ; est-ce le prix

Dont tu devrois... Mais quoi ! tu baisses ta pau-  
pière ;

Ta rougeur... un soupir... Thémire, tu souris :

Ah ! c'est m'en dire assez, oui, j'entends ce lan-  
gage.

Et toi, qui, de mes maux, devoit finir le cours,

Redouble tes fureurs, ô bienfaisant Orage,

Voici le plus beau de mes jours,

IDYLLE VI.  
LES BERGÈRES  
AUBAIN.

IRIS ET ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

QUOIQUE penché vers l'horison,  
Le soleil de ses feux dévore le bocage ;  
Veux-tu m'en croire, Iris ? allons sur ce rivage ;  
Parmi des touffes de gazon,  
Nous pourrons y goûter la fraîcheur de l'ombrage.

IRIS.

Allons, allons, Églé, je suis tes pas.  
Avance encore un peu. Ces bouquets de lilas  
Me retombent sur le visage.

ÉGLÉ

Nous sommes bien ici, Dieux, quel ruisseau char-  
mant !

On voit jusqu'au fond de son onde.  
Ecoute, Iris, l'air est brûlant,  
La source n'est pas bien profonde,

Plon-

Plongeons-nous dans ses eaux jusqu'au sein seulement.

I R I S .

Et si l'on vient ? tu sais que je suis si craintive !

É G L É .

Aucun berger ne sait notre dessein,  
Aucun sentier ne mène à cette rive ;  
Ce feuillage entr'ouvert par un zéphir badin,  
Ne laisse entrer qu'une lueur furtive,  
Et puis se referme soudain.

I R I S .

Ta confiance me rassure,  
Si tu l'oses, Églé, je puis l'oser vraiment.

Elles ont dit. Leur dernier vêtement  
Déjà tombe sur la verdure ;  
Les flots déjà, d'une fraîche ceinture,  
Embrassent leur corps frémissant.  
Long-tems ces flots caressent chaque belle ;  
Églé parmi des jons allant enfin s'asseoir :  
Qu'allons-nous faire, Iris ? çà, lui dit-elle,  
Pour passer le tems jusqu'au soir,  
Si nous chantions quelque chanson nouvelle.

I R I S .

I R I S.

Y penses-tu? chanter; le beau projet!  
Dans le bosquet voisin veux-tu te faire entendre?

É G L É.

Ah, je n'y songeois plus.

I R I S.

Pour nous faire surprendre  
Par quelque berger indiscret.

É G L É.

Eh bien, parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire?  
Conte-moi quelqu'histoire, une histoire d'amour.

Tu raconteras la première,  
J'en dirai quelqu'autre à mon tour.

I R I S.

J'en sais bien une assez jolie,  
Mais.....

É G L É.

Crois que ce feuillage est moins discret que moi.

I R I S.

Oh, pour celle-ci, non: c'en est une autre,

E G L É.

ÉGLÉ.

Eh quoi,

Te cacher de ta bonne amie!

Ai-je un penser qui ne soit pas à toi?

I R I S.

Tiens donc, écarte un peu les branches de ce saule :

De ce côteau lointain vois-tu bien le sommet?

Et ce vieux cerisier ..... Mais ne suis-je pas folle!

Te dire mon plus grand secret!

ÉGLÉ.

Que crains-tu?

I R I S.

Je ne sais, et cependant je n'ose.

ÉGLÉ.

Les jeunes filles dans le bain,

Se cachent elles quelque chose?

I R I S.

Il est vrai, mais.....

ÉGLÉ.

L'histoire étoit en si bon train!

I R I S.

Une autre fois peut-être....

ÉGLÉ.

## ÉGLÉ.

Eh bons Dieux, quel mystère!  
Veux-tu la dire ou non? tu ne veux pas... Eh  
bien,

Vas, garde ton secret, je garderai le mien.

J'avois aussi des aveux à te faire;

Mais tu n'en sauras jamais rien.

## IRIS.

Tu me diras donc tout? Que tu deviens pressante!  
Allons, embrassons-nous. Du côté que tu vois,  
Hier au soir, Eglé, je remontois la pente;  
J'entends mon nom chanté par une douce voix,

Et la chanson étoit charmante.

Confuse, je m'arrête; et non pas sans rougir,

Je parcours d'un regard tout ce qui m'environne;

Mais j'ai beau regarder, je n'aperçois personne.

J'avance.... vers mes pas la voix semble venir.

J'avance encor; la voix vient du côté contraire.

C'étoit du cerisier, Eglé, qu'elle parloit,

Et je l'avois passé. La chanson me nommoit,

Mais Iris est le nom de mainte autre bergère:

Si ce n'étoit pas moi.... dis, que devois-je faire?

Les yeux baissés et l'esprit inquiet,

Je gagne à pas lents ma chaumière,

Sur l'arbre cependant tu crois bien que par fois

Je portai l'oeil; mais j'étois si troublée,  
Que je ne pus y voir personne. Enfin la voix  
Se tut; et l'avoûrai-je.... ah! J'en fus désolée.

É G L É.

Oui, mais le lendemain....

I R I S.

Dis la nuit même.

É G L É.

Bon!

I R I S.

Ecoute. Dans ma couche à peine suis-je entrée,  
J'entends la même voix et la même chanson,  
Les mêmes que dans la soirée:  
Tu ris.... Ce n'est pas tout. Le flambeau de la nuit  
Versoit sur notre toit sa paisible lumière;  
Je vois (l'ombre en venoit jusqu'au pied de mon lit)  
Je vois à ma fenêtre un berger, qui, sans bruit,  
Y suspend en festons sa guirlande légère.  
Je crus que mon esprit, par un rêve égaré,  
Se formoit à plaisir ce gracieux mensonge,  
Aussi, quand le berger dût s'être retiré,  
(Ne falloit-il pas voir si ce n'étoit qu'un songe?)  
Je me lève; je vais, j'ouvre.... Dieux! sous ma  
main,

Je

Je trouve dans une corbeille,  
Des fruits, Églé, d'un goût si fin,  
Puis une rose si vermeille!

É G L É.

Et sais-tu quel berger?

I R I S.

Oh! oui; car cette fois  
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix.

É G L É.

Et son nom?

I R I S.

Oh! voilà ce qu'on ne peut te dire.

É G L É.

Non; non, ne me dis point que c'étoit Sylvanire.

I R I S.

Qui, ton frère?

É G L É.

Oui, lui-même. Ah! je vois maintenant  
Pourquoi de sa corbeille il soignoit tant l'ouvrage.  
Moi, qui me promettois un si joli présent!  
Il en a fait, sans doute, un bien meilleur usage.

Tom. X.

D

IRIS.

I R I S.

Qui te dit que c'est lui?

É G L É.

Qui! ta vive rougeur  
 Et tes regards baissés; tout trahit le mystère.  
 Tu te caches, Iris? est-ce un si grand malheur?  
 Mon frère t'aime... Eh bien, aime mon frère;  
 Je te chéris déjà comme ma sœur.

I R I S.

Oui, mais il ne faut point lui dire que je l'aime.  
 Un berger, à notre air, assez tôt le connoît.

É G L É.

J'ai peur de garder ton secret,  
 Bien mieux encore que toi-même.  
 Mais puisque c'est à moi de parler à mon tour,  
 Tu sais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,  
 Par un festin joyeux solennisa le jour.  
 Mirtil y vint, Mirtil, tel qu'on nous peint l'Amour:  
 Tous les deux, par hasard, nous ouvrimes la danse.  
 Dieux! de quel pied léger... mais écoutons...  
 j'entends...  
 Un grand bruit...

I R I S.

IRIS.

Que seroit-ce ?

ÉGLÉ.

Il redouble, il approche.

IRIS.

O Nymphes, sauvez-nous !

ÉGLÉ.

Prenons nos vêtements,

Enfuyons-nous sous cette roche.

L'une et l'autre soudain fuit comme un passereau,  
Qu'un vorace épervier poursuit à tire d'ailes.  
Et ce n'étoit qu'un faon, aussi timide qu'elles,  
Qui venoit se baigner dans le même ruisseau.

I D Y L L E V I I .  
LE TORRENT.

O R G U E I L L E U X enfant de l'orage,  
 Dans tes flots, rapide Torrent,  
 Ouvre-moi de grâce un passage;  
 Je vole à Chloris qui m'attend.  
 Chloris, au lever de l'aurore,  
 Doit se rendre sur ces côteaux.  
 Tu vois quel ennui me dévore,  
 Et tu sembles grossir encore  
 Le courant fougueux de tes eaux?  
 Ai-je mérité ta colère,  
 Sur tes bords, moi qui, tous les jours,  
 Prends soin d'amener ma bergère?  
 Au bruit de ton onde légère,  
 Moi qui viens chanter mes amours?  
 Fiers de leur antique mémoire,  
 Si déjà cent fleuves féconds  
 Deviennent jaloux de ta gloire,  
 Tu ne le dois qu'à mes chansons.  
 Lorsque l'été, dans nos bocages,  
 Verse ses bouillantes ardeurs,  
 Si tes Nymphes, sur leurs rivages,

Du

Du sommeil goûtent les douceurs,  
Elles me doivent ces ombrages.  
Un moment suspends tes fureurs  
Hier-à peine de ta source,  
Tu coulois, timide ruisseau :  
Détaché d'un humble arbrisseau,  
Un feuillage eût borné ta course.  
Aujourd'hui, torrent orageux,  
Tu répands l'effroi sur tes traces ;  
Dans ces champs, témoins de nos jeux,  
Tu roules tes flots écumeux ;  
Ma voix te conjure, et tu passes.  
Eh bien, hâte-toi de jouir  
De cette grandeur étrangère ;  
Telle qu'une ombre mensongère,  
Tu vas la voir s'évanouir.  
Et moi, sur ta rive honteuse,  
D'un seul pas franchissant ton lit,  
Je te verrai, dans ton dépit,  
Ne trainer qu'une onde bourbeuse  
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

I D Y L L E V I I I .  
L E P E T I T B E R G E R  
B I E N F A I S A N T .

L Y C A S E T M I R T I L .

Pour réchauffer les glaces de son âge,  
Aux feux naissans du jour, devant son toit assis,  
Lycas vit près de lui Mirtil, son petit-fils,  
Mirtil comptoit déjà le dixième feuillage,  
Et du vieillard les regards attendris  
Parmi ses traits naïfs retrouvoient son image.  
Il le prit dans ses bras, et lui parlant des Dieux,  
De son petit troupeau, des jeux de son enfance,  
Des plaisirs qu'aux bons cœurs donne la bienfaisance,  
Il vit, à ce discours, des pleurs baigner ses yeux.  
Tu pleures, lui dit-il? Ce que tu viens d'entendre,  
Jusqu'à ce point, mon fils, n'émeut pas seul ton  
cœur:

Non, il est agité d'un sentiment plus tendre,  
Laisse-m'en avec toi partager la douceur.

Mirtil vouloit sécher ses larmes;  
Elles couloient toujours. — Mon père, ah! je sens  
bien.....

Oui,

Oui, je le sens; rien n'est si plein de charmes  
Que de pouvoir faire du bien.

— Mais pourquoi donc, Mirtil, détournes-tu la vue?  
Tes pleurs redoublent. Autrefois,

Tu m'aurois laissé lire en ton ame ingénue;

Tu ne m'aimes plus, je le vois.

— Qui, moi, ne plus t'aimer! le croirois-tu, mon  
père?

Eh bien, tu sauras tout. Je vais te l'avouer,

Si je le fais au moins, ce n'est que pour te plaire,

Tu me l'as dit souvent: du bien qu'on a pu faire,

On doit être jaloux de s'entendre louer.

Ma plus jeune brebis, hier, pendant l'orage,

S'étoit perdue au fond du bois.

J'allois pour la chercher. D'une roche sauvage,

J'entends de loin sortir une tremblante voix.

Je m'approche, c'étoit un vieillard de ton âge.

Il portoit sur son dos un fardeau bien pesant,

Qu'il fit glisser à terre en soupirant.

Quel sort cruel, dit-il, après un court silence!

N'aurai-je donc jamais un moment de repos!

Faut-il, quand l'homme oisif nage dans l'abondance,

D'un vil pain de douleur voir payer mes travaux?

Aux ardeurs du midi, sur la terre embrâsée,

Errant accablé de ce faix,

Je trouve enfin , je trouve ce lieu frais,  
 Mais rien pour réparer ma vigueur épuisée,  
 Mon toit est loin encore, et fût-il proche, hélas !  
 Mes genoux, chancelans sous le poids qui m'accable,  
 Ne sauroient plus me traîner à cent pas.

Pourtant contre les Dieux je ne murmure pas,  
 Ils m'ont tendu toujours une main secourable.  
 Il dit, et sur son faix il s'étend. Moi soudain

Je vole ici. Sans rien dire à ma mère,  
 Je prends des fruits nouveaux, du lait frais et du  
 pain,

Et cours soulager sa misère.

Il reposoit. Sans bruit, j'entre sous le rocher :  
 Je pose auprès de lui ma coupe et ma corbeille,  
 Et parmi des buissons je m'en vais me cacher.

Une heure passe, il se réveille ;

Que le Sommeil, dit-il, est un Dieu bienfaisant !  
 Le soir s'avance, allons ; quittons cette retraite.  
 Et reprenant son faix : Dieux, comme il est pesant !  
 Mais n'a-t-il pas servi pour réposer ma tête ?  
 Peut-être que les Dieux voudront guider mes pas,  
 Je puis, dans ces déserts, trouver une chaumière,  
 A ses côtés alors il voit ma pannetière,

Et son fardeau retombe de ses bras.  
 Malheureux que je suis ! quel est ce vain mensonge  
 Qui m'égare dans mon sommeil ?

Je

Je rêve encore. A mon réveil,  
Tout va fuir: mais non, non, ce n'est point un  
songe.

Il prend du lait, des fruits. O mortel généreux,  
Qui te plais à cacher ta noble bienfaisance,  
Reçois le doux transport de ma reconnoissance!  
Que ne puis-je te voir et t'embrasser! Grands Dieux!  
Sur lui, sur tous les siens répandez l'abondance.  
Je suis rassasié, mais j'emporte ces fruits.  
Je veux que mes enfans, ma femme s'en nour-  
rissent ;

Qu'en une voix, ce soir, tous nos cœurs réunis  
Chantent mon bienfaiteur, le chantent, le bénissent.

Il se lève à ces mots. Prompt à le devancer,  
A travers les buissons je cours dans la prairie,  
Et m'assieds en un lieu qu'il devoit traverser.  
Il m'aperçoit. Mon fils, viens, dis-moi, je te prie,  
Aurois-tu vu quelqu'un passer?

Non, dis-je, bon vieillard. Mais d'où viens-tu?  
sans doute,

Tu t'es égaré dans ta route,

— Oui, mon ami, j'allois au village prochain.  
Étranger dans ces lieux, je ne les puis connoître.  
Je croyois par ce bois abrégér mon chemin ;  
Mais il est si désert, que sans un Dieu peut-être,  
J'y serois déjà mort et de soif et de faim.

D 5

Eh

Eh bien , à ce village allons que je te mène,  
Lui dis-je ; sur mon bras appuye un peu ta main,  
Pour me suivre avec moins de peine.  
Si j'étois assez fort, je prendrois ton fardeau ;  
Et je le conduisis jusqu'au prochain hameau.

Tu l'as voulu savoir. Eh bien, voilà, mon père,  
Ce qui de joie encor me fait tout tressaillir.

Ce que j'ai fait ne coûtoit rien à faire.  
Si tu savois pourtant combien j'ai de plaisir  
D'avoir de ce pauvre homme adouci la misère ;  
Si je suis si content pour si peu, Dieux ! combien  
Doit être heureux celui qui fait beaucoup de bien !

Le sort peut maintenant me ravir la lumière,  
Dit Lycas, sur son cœur pressant son petit-fils ;  
Lorsque mes jours seront finis,  
La bienfaisance encor vivra dans ma chaumière.

IDYLLE IX.  
LE PRÉSENT.  
MYSIS ET HYLAS.

MYSIS.

DANS le bosquet du temple de l'Amour,  
J'étois allé consacrer une offrande ;  
C'est ce panier, Hylas, que tu vis l'autre jour.  
Je l'attachai, du bout de ma guirlande,  
Au plus beau myrthe d'alentour.  
Hier, dans le bosquet, allant joindre Céphise,  
Je voulus revoir mon panier.  
O mon ami, quelle douce surprise !  
J'aperçois sur l'anse un ramier :  
Il roucouloit. J'approche ; il fuit à ma présence.  
Dans mon panier je trouve un nid charmant.  
Ils étoient deux petits. Nés depuis un moment,  
Ils chantoient déjà leur naissance.  
La mère, de son aile, ardente à les couvrir,  
Sembloit me dire en un touchant langage :  
Te plairois-tu, Berger, à nous faire souffrir ?  
Berger, ne trouble point un paisible ménage.  
Attendri, je m'éloigne, et le père inquiet,

D 6

Qui

Qui voloit tout autour de feuillage en feuillage,  
 Sur le bord du panier retombe comme un trait.  
 Que sa compagne et lui, par de vives caresses,  
 S'exprimoient leurs transports joyeux !  
 Et moi qui sentois tous leurs feux,  
 Je jouissois de leurs tendresses.  
 Or maintenant, toi, qu'un profond savoir  
 Rend depuis vingt moissons l'oracle du village,  
 Veux-tu m'expliquer ce présage ?  
 Quelle espérance, Hylas, en dois-je concevoir ?

H Y L A S.

Que ta Bergère et toi, dans une paix profonde,  
 Vous allez couler d'heureux jours ;  
 Et que de Lucine féconde,  
 Vous verrez bénir vos amours.

M Y S I S.

O quel présage heureux ta sagesse m'annonce !  
 Par les Dieux immortels ! je l'expliquois ainsi.  
 Adieu, prends ce chevreau. Céphise est près d'ici,  
 Elle va mieux encor me payer ta réponse.

## I D Y L L E X.

## L A T E M P E T E.

## L Y C A S E T P A L É M O N.

UN silence effrayant s'étendoit dans les airs.  
Dessus des monts altiers, de ténébreux nuages,  
S'élevant pesamment de l'abîme des mers,  
Sur l'horizon obscur entassoient les orages.  
Les Bergers, à grands pas, regagnoient leurs ha-  
meaux.

Seuls, du haut d'un rocher, dont la cime hardie  
En demi-voûte au loin s'élançoit sur les flots,  
Lycas et Palémon laissant fuir leurs troupeaux,  
De l'orage naissant attendoient la furie,  
Que j'aime, dit Lycas, ces lugubres horreurs!  
Dépouillés de leurs fruits, nos champs, du noir  
Borée,

N'ont plus à craindre les fureurs;  
Je ne sais quel transport surmontant mes terreurs,  
Verse en mon ame une ivresse sacrée.  
Quel spectacle imposant frappe déjà nos yeux!  
L'orage dort encor dans un morne silence,  
Mais qu'il s'éveillera d'un réveil furieux!

D 7

Si

Si l'aspect d'un beau jour peint la bonté des Dieux,  
Qu'ils font dans la Tempête éclater leur vengeance !

PALÉMON.

Ce n'est pas nous au moins que poursuivent leurs  
coups.

Qui pourroit leur déplaire en d'innocens asyles !  
Elever nos troupeaux, rendre nos champs fertiles,  
Ne sont point des forfaits dignes de leur courroux,

LYCAS.

Eh bien, restons ici : la foudre sur nos têtes  
Fait déjà retentir ses longs ébranlemens :  
Du fond de leurs sombres retraites,  
Entends-tu des troupeaux les sourds mugissemens ?  
Ils sont tous déchainés, les enfans des Tempêtes,  
Vois l'Olympe vomir un déluge de feux ;  
Des arbres fracassés vois se courber la cime,  
Et les flots combattus des vents séditieux,  
En rochers escarpés s'élever jusqu'aux Cieux,  
Puis, énormes torrens, retomber dans l'abîme.

PALÉMON.

Ciel... un vaisseau, Lycas!.... A ces infortunés,  
Sauvez, Dieux immortels, sauvez du moins leur  
vie :  
Mais sur eux, à grand bruit, la vague appesantie....  
Sous

Sous les flots tournoyans ils roulent entraînés....  
 Malheureux ! pourquoi fuir votre douce patrie ?  
 N'y pouviez-vous en paix goûter un heureux sort,  
 Sans affronter des mers l'horrible précipice ?  
 Voyez où vous conduit une folle avarice,  
 Vous cherchiez la richesse, et vous trouvez la mort,

## L Y C A S.

De leurs larmes en vain vos enfans solitaires  
 Arroseront les foyers paternels ;  
 En vain, dans leurs tendres prières,  
 Iront-ils de Neptune embrasser les autels ;  
 Il est fermé pour vous, le tombeau de vos pères,  
 Dieux ! si vous nous aimez, ne souffrez pas au  
 moins  
 Que pour chercher comme eux une vaine opulence,  
 J'abandonne les champs où je pris la naissance,  
 Lorsque mon seul troupeau suffit à mes besoins.

## P A L É M O N.

Viens, descendons, Lycas. Peut-être sur la plage,  
 Trouverons-nous leurs corps revomis par les flots :  
 S'ils vivent, de leurs sens nous leur rendrons  
 l'usage ;  
 S'ils ne sont plus, de propices tombeaux,  
 A leurs mânes plaintifs, sur l'inférieur rivage,  
 Vont assurer un éternel repos.

Els

Ils descendent soudain. Étendu sur l'arène,  
Un jeune homme y rendoit le soupir de la mort,  
Rien ne put ranimer son expirante haleine.  
Son tombeau, de leurs mains, fut creusé sur ce  
bord ;  
Et lorsqu'ils y venoient, aux Dieux du sombre  
empire,  
Porter, en sa faveur, leurs vœux compatissans,  
Des avarés humains ils plaignoient le délire,  
Et reprenoient joyeux leurs travaux innocens,

## IDYLLE XI.

## LA CHANSON

## DE LA NUIT,

L'AMOUR connoit-il le repos?

Au tems où le Sommeil, d'une urne bienfaisante,  
Verse à tous les mortels l'oubli de leurs travaux,  
Daphnis veilloit au seuil du toit de son amante.

Et sur la plaine et dans les airs,  
Régnoit profondément un amoureux silence.

Phœbé, discret témoin, l'écho des champs déserts,

Etoient seuls dans sa confiance.

A demi-voix, Daphnis chanta ces vers:

La

, La

„La nuit livre au repos la Nature épuisée ;  
 O Philis ! du sommeil goûte en paix les douceurs,  
 Telle qu'au sein d'un Iys sous la fraîche rosée,  
 Quand nul Zéphir encor ne balance les fleurs.

Vous, songes des hameaux, des plus douces images  
 Bercez légèrement son esprit satisfait ;  
 N'offrez à ses regards que de verts pâturages,  
 Et de jeunes brebis plus blanches que leur lait.

Sous un berceau de myrthe, au sein d'une onde pure,  
 Qu'elle croye agiter ses membres frémissans ;  
 Tandis que mille oiseaux, cachés dans la verdure  
 En un joyeux concert unissent leurs accens,

Qu'un de vous à ses pieds daigne enfin me conduire ;  
 Elle ignore les maux qu'Amour me fait souffrir.  
 Ah ! sur sa bouche alors puisse naître un sourire,  
 Et de son cœur ému s'échapper un soupir !“

Ainsi chanta Daphnis. Puis d'une main légère,  
 En longs festons, au toit de sa Bergère,

Il suspendit la rose et le jasmin.  
 Bientôt de sa cabane il reprit le chemin.

Les doux songes de l'espérance,  
 Des heures de la nuit trompèrent la longueur :

Le

Le jour alloit briller ; joyeux il le devance,  
Vole au toit de Philis, la cherche, à sa présence,  
Voit son front s'animer d'une vive rougeur.  
Il voulut lui parler, n'en eut point le courage ;  
Mais il vit que des yeux la belle le suivit  
Jusques au détour du bocage ;  
Elle avoit entendu la chanson de la nuit.

I D Y L L E X I I .  
 L E S É N A T E U R  
 D E V E N U B E R G E R .

ÉLEVÉ dans Corinthe aux suprêmes grandeurs,  
 Contre d'avidés oppresseurs,  
 Phoclès avoit du Peuple embrassé la défense ;  
 Mais, victime à son tour, de leur lâche puissance,  
 Dépouillé de ses biens, privé de ses honneurs,  
 Banni des lieux de sa naissance,  
 Il se vit rélégué parmi d'humbles pasteurs,  
 De ses concitoyens la noire ingratitude,  
 Accabla quelque tems son cœur nâvré d'ennuis.  
 Il consumoit les jours, il consumoit les nuits  
 A gémir dans la solitude.  
 Errant seul un matin dans son nouveau séjour,  
 Le sort le conduisit sur de hautes montagnes,  
 D'où son oeil, dans l'éclat des feux naissans du jour,  
 Embrassoit d'immenses campagnes,  
 Ici sur des rochers, un torrent écumant  
 Précipitoit ses ondes en furie ;  
 Là, de petits ruisseaux, sur la plaine fleurie,  
 S'enlaçoient amoureusement,

De

De cent parfums divers les essences légères,  
Les trésors étalés au penchant des côteaux,  
Les chants de Palégresse, aux rustiques travaux,  
Animant les Bergers auprès de leurs Bergères,  
De mille voluptés à son ame étrangères,  
Tout enviroit ses sens nouveaux,  
Une extase silencieuse  
Contint d'abord ses profonds sentimens;  
Mais, n'en pouvant dompter la fougue impérieuse,  
Il laissa de sa bouche échapper ces accens :

„Quels ravissans transports ! ô Nature, Nature !  
Que j'aime à contempler tes augustes beautés !  
Quel faste pompeux des cités,  
Égale ta simple parure ?  
Pourquoi, dès ma naissance, arraché de ton sein,  
Te viens-je, hélas, si tard, consacrer mon hom-  
mage ?  
Tous mes biens désormais vont couler de ta main,  
O loix profondes du destin !  
Mon bonheur, des méchans va donc être l'ouvrage,  
Qu'ils ont été trompés dans leurs cruels désirs !  
Je n'en veux point, ô Dieux ! d'autre vengeance,  
Ils sont assez punis par les nouveaux plaisirs,  
Dont je leur dois la jouissance,  
Et que m'ont enlevé leurs indignes complots ?

Avec

Avec des soins amers, des honneurs insipides,  
Quelques plaisirs faux et rapides,  
Mêlés de pénibles travaux,  
Ah! mes plus vifs regrets ne sont pas pour moi-  
même.

Que vas-tu devenir, ô Peuple infortuné?  
Aux pièges des méchants, sans guide, abandonné,  
Où prendre un défenseur contre leur rage extrême?  
L'homme de bien pâlit, de mon sort consterné,  
Plus que mes ennemis, ardent à me proscrire,  
Ton aveugle inconstance a servi leur fureur;  
Je te pardonne ton erreur.

Leur voix calomnieuse avoit su te séduire,  
Et tu n'as pu percer dans le fond de mon cœur.  
Mais ces lâches amis, qui de toute ma vie,  
Ont connu, comme moi, les intimes secrets,  
Par quelle affreuse perfidie,  
Ont-ils laissé noircir mes bienfaisans projets?  
Tandis que de mes dons leurs mains sont encor  
pleines,

Les ingrats m'ont fermé leurs coeurs vils et pervers;  
Je n'apporte ici que mes peines,  
Et tous les coeurs me sont ouverts.  
O bons Bergers! avec quelle tendresse,  
Vous m'avez reçu dans vos champs!  
Par quels soins je vous vois consoler ma tristesse!

Le

Le vieillard vient m'offrir ses entretiens touchans,  
La jeune Bergère ses chants,  
L'enfant une douce caresse.

Les voilà, les voilà, mes vrais, mes bons amis!  
Avec vous désormais, ah! souffrez que je vive:  
Je n'y traînerai point une vieillesse oisive;  
Je veux être Berger, donnez-moi des brebis.  
A cultiver ces champs mes mains sont toutes prêtes;  
Ne craignez pas que mes chagrins jaloux,  
Portent un air de deuil en ces calmes retraites,  
Je veux bientôt, aussi joyeux que vous,  
Me mêler à toutes vos fêtes.

Pardonnez-moi, grands Dieux! si par d'affreux  
malheurs

Je vous ai reproché d'empoisonner ma vie;  
Si, pour subir vos loix, fuyant de ma patrie,  
J'ai tourné vers ses murs des yeux chargés de pleurs:

Qui m'eût dit que votre sagesse,  
Du sein des plus vives douleurs,

A la félicité dût guider ma vieillesse?

Forêts, recevez-moi sous vos ombrages frais,  
Laissez-moi parcourir vos paisibles chaumières;  
Le fer n'est point caché dans mes mains meurtrières;  
Je n'apporte chez vous que des pensers de paix.  
O paisible ruisseau! sur ta rive fleurie,  
Je vais, devant les Dieux, repasser tous mes jours,

Bien

Bien sûr, malgré les cris de l'implacable Envie,  
Bien sûr qu'aucun forfait n'en a souillé le cours,  
Avant de t'abîmer dans les plaines profondes,  
Tu vas répandre au loin la vie et la gaité ;  
Si je ne goûte plus cette félicité,  
Mes ans vont s'écouler, aussi purs que tes ondes,  
Dans le sein de l'éternité."

*Fin du Second Recueil.*

ROMANCES.

R O M A N C E S.

*Tom. X.*

E



---

 ROMANCES.
 

---

ROMANCE PREMIÈRE.

PLAINTES

D'UNE FEMME,

ABANDONNÉE

PAR SON AMANT

Après du berceau de son fils.

Dors, mon enfant, clos ta paupière,  
 Tes cris me déchirent le cœur:  
 Dors, mon enfant, ta pauvre mère  
 A bien assez de sa douleur.

Lorsque par de douces tendresses,  
 Ton père sut gagner ma foi,  
 Il me sembloit dans ses caresses,  
 Naïf, innocent comme toi.

E 2

Je

— Je le crus; où sont ses promesses? —

Il oublie et son fils et moi,

Dors, mon enfant, clos ta paupière,

— Tes cris me déchirent le cœur, etc. —

A ton réveil, qu'un doux sourire

Me soulage dans mon tourment!

De ton père, pour me séduire,

Tel fut l'aimable enchantement!

Qu'il connoissoit bien son empire,

Et qu'il en use méchamment!

Dors, mon enfant, clos ta paupière,

Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Le cruel, hélas! il me quitte,

Il me laisse sans nul appui.

Je l'aimois tant avant sa fuite!

Oh! je l'aime encore aujourd'hui.

Dans quelque séjour qu'il habite,

Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;

Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Où, le voilà, c'est son image

Que tu retraces à mes yeux:

Ta

Ta bouche aura son doux langage,  
 Ton front son air vif et joyeux.  
 Ne prends point son humeur volage,  
 Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;  
 Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Tu ne peux concevoir, encore  
 Ce qui m'arrache ces sanglots,  
 Que le chagrin qui me dévore  
 N'attaque jamais ton repos!  
 Se plaindre de ce qu'on adore,  
 C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;  
 Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Sur la Terre il n'est plus personne  
 Qui se plaise à nous secourir.  
 Lorsque ton père m'abandonne,  
 A qui pourrois-je recourir?  
 Ah! tous les chagrins qu'il me donne,  
 Toi seul, tu les peux adoucir.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;  
 Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Mélon's nos tristes destinées,  
 Et vivons ensemble toujours ;  
 Deux victimes infortunées  
 Se doivent de tendres secours.  
 J'ai soin de tes jeunes années ;  
 Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;  
 Tes cris me déchirent le cœur :  
 Dors, mon enfant, ta pauvre mère  
 A bien assez de sa douleur.

## ROMANCE II.

## LE LIT DE MYRTHÉ.

**O**LIT charmant, où ma Myrthé  
 Dort en paix, quoique sans défense,  
 Temple secret de la Beauté !  
 Va, ne crains rien de ma présence :  
 Je puis trouver la volupté,  
 Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur  
 Sur le sein de ma bien-aimée :

Qu'elle

Qu'elle en respire la fraîcheur,  
 Et qu'une vapeur embaumée  
 Prête une nouvelle douceur  
 A son haleine parfumée.

O sommeil! laisse-moi jouir  
 Du calme heureux où tu la plonges;  
 Laisse mon image s'unir  
 Aux tendres erreurs de ses songes;  
 Et que, sans avoir à rougir,  
 Elle se plaise à leurs mensonges.

Mais quel transport, en ce moment,  
 Agite son ame attendrie!  
 Dieux! pour qui ce soupir charmant  
 Qui meurt sur sa bouche fleurie?  
 O ma Myrthé! c'est ton amant  
 Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux  
 Dans ce songe qui te caresse;  
 Mais un songe, au gré de mes vœux,  
 Te peindroit il donc ma tendresse,  
 Lorsque moi-même je ne peux  
 T'en exprimer toute l'ivresse!

Si jusqu'au retour du soleil,  
 Baigné de l'air qu'elle respire,

J'osois ici de son sommeil  
Partager l'aimable délire !  
Si je pouvois à son réveil,  
Surprendre son premier sourire !

Quand demi-nue, et rougissant  
Du plaisir de se voir si belle,  
Elle ira sur son sein naissant  
Déployer un voile fidèle,  
Si j'osois, d'un œil caressant,  
Chercher les appas qu'il recèle !

Mais non, de ces vœux indiscrets,  
Loin de moi l'ardeur égarée !  
Dors, ma Myrthé, repose en paix ;  
Qu'en cette retraite sacrée,  
Tout soit pur comme tes attraits,  
Timide comme ta pensée !

S'il m'en coûte quelques soupirs  
A m'arracher de ta présence,  
Je n'y perds pas tous mes plaisirs :  
Sans offenser ton innocence,  
J'emporte avec moi mes désirs  
Et les faveurs de l'espérance.

---

ROMANCE III.  
L'INCONSTANCE.

VALLONS délicieux, ombrages solitaires,  
Si les Dieux sur la terre ont chéri leur séjour,  
Voici les lieux, sans doute, où près de nos Bergères,  
Ils oublioient l'Olympe en s'enivrant d'amour.

Hélas! il fut un tems où dans cette retraite,  
Cherchant des bois profonds l'abri silencieux,  
Assis sous un feuillage, aux pieds de ma Lisette,  
Je croyois avec elle habiter dans les Cieux.

Que ces bords sont changés! elle fuit, la cruelle,  
D'un voile ténébreux tout m'y semble convert.  
Toute leur volupté s'est perdue avec elle;  
Et ce charmant séjour m'est un affreux désert.

Pourquoi donc m'enchaîner à ce triste rivage?  
Partout à mes regards l'ingrate y vient s'offrir.  
Qui m'auroit dit qu'un jour je craindrois son image,  
Moi que sa seule idée enviroit de plaisir!

Le voici ce rocher, dont la voûte élancée  
 Nous cachoit, sous son ombre, aux feux brûlans du  
 jour.

C'est là que sur mon sein mollement renversée,  
 Elle attachoit sur moi des yeux mourans d'amour.

C'est ici qu'au milieu des plus tendres caresses,  
 Sa bouche, tour à tour, épanchoit dans mon cœur  
 Ses reproches amis, doux comme ses tendresses,  
 Et les désirs secrets ravis à sa pudeur.

Ainsi couloient nos jours, pleins d'heures for-  
 tunées.

Tout exultoit en moi des transports ravissans.  
 Des fruits, de simples fleurs que Lise m'eût données,  
 Comme un présent des Dieux, enchantoient tous  
 mes sens.

Ces fêtes des hameaux, où la danse bruyante  
 Des timides Bergers enflamme les désirs,  
 Ces jeux, où dans la fouie on poursuit son amante,  
 Ah! ce n'étoit point là nos plus charmans plaisirs.

Qu'il étoit bien plus doux, seuls dans ces vertes  
 plaines,  
 D'errer l'un près de l'autre, en nous donnant la main!

J'y

J'y chantois mes plaisirs, ou, triste de ses peines,  
En essayant ses pleurs, je pleurois sur son sein.

Momens délicieux ! aurois-je alors pu croire  
Que Lisette oubliroit vos touchantes douceurs !  
Faut-il qu'hélas ! tout seul j'en garde la mémoire,  
Moi qui n'y trouve plus qu'à nourrir mes douleurs !

Ah ! ces tristes regrets sont le seul bien que j'aime.  
Qu'ils remplissent mes jours ! Sur ces jeunes or-  
meaux,  
Jadis les confidens de mon bonheur suprême,  
Auprès de mes plaisirs je veux tracer mes maux.

Dieux ! si ces vers plaintifs, de son ame inflexible,  
Pouvoient un jour enfin adoucir la rigueur !  
On n'eut point tant d'amour, sans être encor sen-  
sible ;  
On n'a point, sans regrets, goûté tant de bonheur.

Nourrissons jusqu'au soir cette douce espérance.  
Que son baume se mêle aux pavots du sommeil ;  
Et que jamais pour moi le jour ne recommence,  
Sans qu'elle vienne aussi me luire à mon réveil.

---

ROMANCE IV.  
LE BERCEAU.

HEUREUX enfant, que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur!  
Ah! garde bien toute ta vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors; mille songes volages,  
Amis paisibles du sommeil,  
Te peignent de douces images  
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre; tu vois ton père,  
Joyeux, accourir à grands pas;  
Il t'emporte au sein de ta mère,  
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,  
Tu fais son destin d'un souris:  
Que sur ton front la gaité brille,  
Tous les fronts sont épanouis.

Ab!

Heureux enfant, que je t'envie  
 Ton innocence et ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute ta vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue :  
 Sans regrets, comme sans désirs,  
 Chaque objet qui s'offre à ta vue,  
 T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,  
 Tu n'as point de longues douleurs ;  
 Et l'on voit ta bouche sourire  
 A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse,  
 Tu nous attaches à ta loi ;  
 Et jusqu'à la froide vieillesse,  
 Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant, que je t'envie  
 Ton innocence et ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute ta vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas ! que d'un vol rapide  
 Ils viennent ces jours orageux,

Où le Sort, un Dieu plus perfide,  
Vont porter le trouble en tes jeux!

Moi, qui des goûts de la Nature  
Garde encor la simplicité,  
Avec une ame douce et pure,  
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amitiés fausses ou légères,  
Parens ravis à mon amour,  
Mille espérances mensongères  
Détruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant, que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur!  
Ah! garde bien toute ta vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

Si du Sort l'avengle caprice  
Me garde quelque trait nouveau,  
Je viendrai, de son injustice,  
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses, et tes charmes,  
Et ta douce sécurité,

A mon cœur sombre et plein de larmes  
Rendront quelque sérénité,

Que ne peut l'image touchante  
Du seul âge heureux parmi nous!  
Ce jour peut-être où je le chante,  
De mes jours est-il le plus doux!

Heureux enfant, que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur!  
Ah! garde bien toute ta vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

## ROMANCE V.

## L'HERMITE.

HERMITE, bon hermite! ici, dans la bruyère,  
 A mes pieds égarés vient frayer un chemin.  
 Je vois, dans ce vallon, briller une lumière:  
 Est-ce un hospice ouvert au pauvre pèlerin?

Oh! garde-toi, mon fils, d'une erreur dangereuse;  
 Crains d'engager tes pas dans l'horreur de la nuit:  
 Ce sont des feux errans, dont la lueur trompeuse  
 Cherche le voyageur, l'appelle et le trahit.

Tu ne peux dans ces bois trouver un autre asyle;  
 Viens, ma porte est ouverte au fils de l'étranger.  
 Un doux miel, quelques fruits, un lit sûr et tran-  
 quille,  
 Voilà tous mes trésors, tu peux les partager.

Mes agneaux, dans les champs, libres comme  
 moi-même,  
 Craignent peu que mon bras leur ravisse le jour.

ROMANCE

La

La pitié qu'a pour moi la Puissance suprême,  
A la foible brebis je la donne à mon tour.

Mais tu le vois, au pied de ces vertes montagnes,  
D'un repas innocent je cueille les douceurs ;  
Un lait pur, le ruisseau qui baigne ces campagnes,  
Aisément de ma soif appaisent les ardeurs.

Viens sous mon toit de chaume où le bonheur  
repose,  
Viens, chasse devant toi les ennuis et les soins.  
Nos besoins sur la terre, ami, sont peu de chose,  
Et combien peu de tems avons-nous ces besoins !

Comme en un beau matin la rosée amoureuse  
D'un lys à peine éclos cherche à s'ouvrir la fleur,  
Telle de ce discours l'éloquence onctueuse  
Pénétroit l'étranger et couloit dans son cœur.

L'hermite prend sa main, et vers un frais bocage  
Le guide, en l'animant d'un sourire ingénu.  
C'est-là que dans la paix d'un riant hermitage,  
Au reste des mortels il vivoit inconnu.

Les trésors qu'en ses murs la cabane recèle,  
Ne sont point défendus par des verroux puissans :

Un

Un loquet, rattaché d'une simple ficelle,  
Ouvre un accès facile aux besoins des passans.

Ils entrent: c'étoit l'heure, où près de sa famille  
L'homme revient du jour suspendre le labeur.  
L'hermite en son foyer souffle un feu qui pétille  
Pour récréer les sens de son hôte rêveur.

Bientôt de fruits vermeils sa table est décorée;  
Il choisit les plus doux, l'invite à s'en nourrir;  
Puis, laissant pour ce soir la légende sacrée,  
Par des récits joyeux il veut le réjouir.

Mais rien de l'étranger n'adoucit la tristesse;  
Du poids de sa douleur il se sent accabler:  
C'est en vain qu'il combat le trouble qui le presse,  
Des larmes de ses yeux commencent à couler.

L'hermite voit ses maux; son ame en est saisie.  
Jeune homme, lui dit-il, qui cause tes chagrins  
Sont-ce des biens perdus, une amitié trahie?  
Est-ce un amour payé par d'injustes dédains?

Va, les plaisirs de l'or sont des biens infidelles.  
L'amitié, comme une ombre, échappe aux mal-  
heureux,

L'amour

L'amour n'est ici bas qu'au nid des tourterelles;  
Dans le cœur d'une femme on ne voit plus ses feux.

Courage, mon ami, fuis un sexe perfide;  
Je connois mieux que toi sa trompeuse douceur,  
Il dit, et sur le front de son hôte timide,  
Il voit naître à ces mois le trouble et la rougeur.

De tous ses sens bientôt l'étranger perd l'usage;  
L'hermite secourable entr'ouvre ses habits;  
Par un sein palpitant qui se fraye un passage,  
D'un sexe déguisé les secrets sont trahis.

Ce voyageur n'est plus qu'une fille ingénue,  
Qui reprend par degrés ses esprits languissans,  
Mais qui, n'osant sur lui lever encor la vue,  
Exhale ainsi sa peine en ces tristes accens:

„Mon père, pardonnez, si, dans cette retraite,  
Moi profane, je viens troubler votre repos.  
Vous voyez, à l'état où la douleur me jette,  
Quelle tendre pitié vous devez à mes maux,

Mes yeux ont vu le jour sur les rives du Tage;  
Mon père, que je pleure, étoit noble et puissant;

C'est

C'est pour moi qu'il aimoit son immense héritage ;  
Ma mère n'étoit plus ; j'étois son seul enfant,

Des charmes que du Ciel j'obtins dans sa colère,  
L'adolescence à peine eut déployé la fleur,  
Vingt rivaux empressés, sous les yeux de mon père,  
Vinrent se disputer l'empire de mon cœur,

Les uns, nés généreux, ignoroient l'artifice,  
Et par mes seuls attraits se laissoient enflammer ;  
D'autres, d'un faux transport masquant leur avarice,  
Aimoient mon opulence, et feignoient de m'aimer.

Leurs soins, sans m'attendrir, amusoient ma  
jeunesse,  
En vain, dans leurs tournois, ils brilloient chaque  
jour ;  
Tharsis, en tous ses jeux, signaloit son adresse,  
Et m'en offrant le prix, n'osoit parler d'amour.

Vêtu sans un vain luxe en sa noble élégance,  
Il ne tenoit du sort, ni trésors, ni grandeur.  
Ses talens formoient seuls l'éclat de sa naissance :  
Son cœur fut tout son bien, mais j'avois tout son  
cœur.

Les

Les premiers feux du jour dans un ciel sans nuages,  
La rose épanouie au souffle d'un vent frais,  
Ne pourroient vous offrir que de foibles images  
De l'aimable candeur que respiroient ses traits.

Et moi, les yeux armés d'un regard inflexible,  
Cruelle, je plongeois ses beaux jours dans le deuil;  
Et tandis qu'à ses feux mon ame étoit sensible,  
Des peines qu'il souffroit j'enivrois mon orgueil,

Long-tems son cœur soumis dévora ces outrages;  
Mais enfin, accablé par mes sanglans dédains,  
Il traîna ses douleurs dans ces forêts sauvages,  
Où l'on dit que le Ciel a fini ses destins,

Hélas! il n'est donc plus, et j'ai fait son supplice!  
Oh! ce n'est point assez d'un stérile remord:  
Jamais je n'expirai mon barbare caprice,  
Qu'en mourant sur la tombe où l'enferme la mort.

Qui me la montrera, cette tombe chérie?  
Et dans mon désespoir j'y cours m'ensevelir.  
C'est ainsi que pour moi Tharsis perdit la vie;  
C'est ainsi que pour lui je veux aussi mourir."

Non,

Non, non, dit en tombant à ses pieds qu'il embrasse,  
Non, dit l'hermite en pleurs, non, tu ne mourras pas :  
La belle, avec fierté, repousse son audace ;  
Mais quoi, Dieux ! c'est Tharsis qui la tient dans  
ses bras.

Regarde-moi, dit-il, ô ma chère Zélie,  
Oui, c'est moi, c'est Tharsis ; il t'adore toujours,  
Reconnois ton amant que tu rends à la vie,  
Et qui, sans te revoir, croyoit finir ses jours.

Oh ! qui m'auroit promis le sort qui nous ras-  
semble !  
Je serai tout pour toi, tu seras tout mon bien.  
Séparés si long-tems, nous vivrons donc ensemble ;  
Et mon dernier soupir se perdra dans le tien,

---

ROMANCE VI.  
L'INNOCENCE  
RECONNUE.  
PREMIÈRE PARTIE.

LAISSÉZ-LA ces méchantes ames;  
Eh! qu'importent leurs faux discours?  
Époux, n'en croyez que vos femmes:  
Dormez en paix sur vos amours.  
Pour de vains bruits, faut-il contr'elles  
Armer votre cœur prévenu?  
Tel qui vous les dit infidelles,  
Ne se plaint que de leur vertu.

Un exemple en est dans l'histoire,  
Je le consacre dans ce chant.  
Il est doux d'acquérir sa gloire  
A peindre un tableau si touchant!  
Mais que sont ces palmes flatteuses,  
Sans un prix plus cher à mon cœur?  
Femmes, soyez toutes heureuses,  
Et rien ne manque à mon bonheur.

Belle

Belle en sa fleur d'adolescence,  
Fille des princes du Brabant,  
Geneviève avoit l'innocence  
Et les mœurs simples d'un enfant.  
Vingt barons s'offroient à lui plaire,  
Siffroi Palatin eut ses vœux ;  
Aux noeuds d'Amour, Hymen son frère  
Joignit bientôt de plus saints noeuds.

Un amant près de sa maîtresse,  
C'est le portrait de nos époux.  
Ces premiers feux de leur tendresse,  
Comme ils sont vifs, comme ils sont doux !  
Soins caressans, muet langage,  
Nouveau délice chaque jour.  
Une Colombe en leur ménage  
Auroit pris des leçons d'amour.

Mais l'époux reçoit des nouvelles ;  
Adieu son innocent plaisir.  
Pour combattre les Infidelles,  
L'ordre est pressant, il faut partir.  
Cruels assauts que dans son ame  
L'amour vient livrer à l'honneur !  
L'honneur est beau ; mais fuir sa femme !  
Ce seul penser lui fend le cœur.

Douce-

Doucement un jour il se lève,  
Aux premiers rayons du soleil,  
Regarde en pleurant Geneviève,  
Qui repose en un doux sommeil;  
Et plus d'une si chère image  
Il voudroit repâître ses yeux,  
Plus il craint d'user son courage,  
S'il ose risquer des adieux.

Il va, revient: à son oreille  
La Gloire jette un cri guerrier.  
Il part, Geneviève s'éveille:  
Il presse au loin son beau coursier.  
O Geneviève, quelle épreuve  
Pour un cœur neuf comme le tien!  
Te trouver ainsi demi-veuve  
Aux premiers jours de ton hymen.

Épris dès long-tems de ses charmes,  
Son intendant brûle en secret.  
Il la voit plus belle en ses larmes,  
Il tente un criminel projet.  
Geneviève de son audace  
Ne le reprend qu'avec douceur;  
Et lui, pour prix de cette grace,  
Veut la couvrir de déshonneur.

Moins triste, un jour, par un message,  
Elle mandoit à son époux :

„ Mon sein, cher ami, porte un gage  
„ Que votre amour me rend bien doux. “  
„ Non, Seigneur, mande le faussaire,  
„ La perfide trompe vos feux ;  
„ Son fruit est un fruit adultère :  
„ Lisez ses complots amoureux. “

Sans qu'un regret troublât son âme,  
Le comte eût vu ses biens périr ;  
Sans donner des pleurs qu'à sa femme,  
Il auroit vu ses jours finir ;  
Mais que cette femme adorée  
Verse l'opprobre sur son front !  
Quelle horreur ! son âme navrée  
Frémit de rage à cet affront,

Dans son premier feu de vengeance,  
Inaccessible à tout remord,  
Il veut qu'on lave son offense :  
Sa femme est vouée à la mort.  
L'ordre est parti. Son cœur murmure ;  
Par un autre ordre il s'en départ.  
„ Qu'on sauve, dit-il, la parjure ! “  
Ah, malheureux, il est trop tard.

ROMANCE VI.  
L'INNOCENCE  
RECONNUE.  
SECONDE PARTIE.

**A**VANT la grâce, hélas! le traître  
A reçu l'ordre rigoureux :  
Il se hâte; il connoît son maître,  
Il craint un retour généreux.  
Geneviève vient d'être mère,  
Elle nourrit son bel enfant;  
Foible appui contre la colère  
Allumée au cœur d'un méchant!

A deux brigands couverts de crimes  
L'ordre est donné. Dans la forêt  
Ils traînent leurs tendres victimes.  
L'enfant est nu, le fer est prêt.  
„Voulez-vous, leur dit Geneviève,  
„Me tuer deux fois, mes amis?  
„Ah! par pitié, que votre glaive  
„M'égorge au moins avant mon fils.“

O doux pouvoir de l'innocence!  
 L'un des féroces assassins  
 Lève son bras; son bras balance;  
 Le poignard échappe à ses mains.  
 „Eh! quelle foiblesse mon ame  
 „Ressent pour la première fois?  
 „Je ne puis tuer cette femme!...  
 „Allez, sauvez-vous dans ces bois.“

La pauvre mère, presque morte,  
 Se lève, court à son enfant,  
 Par la forêt soudain l'emporte,  
 Pressé sur son cœur palpitant.  
 Comme en sa joie elle l'embrasse,  
 Ce triste fruit de ses amours;  
 Cet innocent qui lui retrace  
 Le cruel qu'elle aime toujours!

Mais bientôt quelle inquiétude  
 En ses transports la vient saisir!  
 Par cette vaste solitude,  
 Foibles tous deux, que devenir?  
 Le jour fuit. Elle erre tremblante;  
 Son enfant crie, il meurt de faim.  
 Mais quoi! le trouble et l'épouvante  
 Ont tari le lait de son sein.

Comment

Comment vous dire ses alarmes ?  
 Comment la peindre en sa douleur,  
 Abreuvant son fils de ses larmes,  
 Et le réchauffant sur son cœur ?  
 S'il se plaint, cent vives atteintes  
 Déchirent ses sens éperdus ;  
 Et s'il cesse un moment ses plaintes,  
 Elle croit qu'il n'est déjà plus.

Cœurs sensibles, que ses entrailles  
 Souffrirent dans la longue nuit !  
 Le jour renaît. Dans les broussailles  
 Elle va chercher quelque fruit.  
 Elle revient. Qu'aperçoit-elle ?  
 Une Biche accourt vers l'enfant,  
 Il presse sa douce mamelle ;  
 Près d'eux bondit un jeune Fan.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère  
 Est un bel ouvrage du tien !  
 Son fils peut vivre, elle l'espère ;  
 Ses propres maux ne lui sont rien.  
 Dans le creux d'un rocher sauvage  
 La Biche accompagne ses pas,  
 Dans sa main vient brouter l'herbage,  
 Et nourrir l'enfant dans ses bras.

Et voilà donc la destinée  
Qui va remplir ses plus beaux ans!  
Seule en ces bois, abandonnée  
Au milieu des loups dévorans!  
Des fruits verts sont sa nourriture,  
Une mousse humide est son lit;  
Les ennuis, les vents, la froidure,  
Sont les hôtes de son réduit.

Songes de la douce espérance,  
Portez-lui du moins vos secours!  
Geneviève, attends en silence,  
Tu peux retrouver tes beaux jours.  
Si Dieu nous frappe, c'est un père;  
Il chérit toujours ses enfans,  
Console-toi, son bras sévère  
N'est roidi que sur les méchans.

---

ROMANCE VI.  
L'INNOCENCE  
RECONNUE.  
TROISIÈME PARTIE.

Ainsi que l'intendant lui-même,  
Comptant sa femme au rang des morts,  
Siffoi de sa rigueur extrême  
Commence à sentir un remords;  
S'il la chasse de sa mémoire,  
Geneviève y revient toujours;  
Mais plus souvent il n'ose croire  
Qu'elle ait pu trahir ses amours.

Rongé d'ennuis, las de la vie,  
Il veut périr dans les combats;  
Mais le sort trahit son envie,  
La mort qu'il cherche fuit ses pas.  
Le bras fatigué de carnage,  
Il est pris et chargé de fers,  
Traîne sept ans dans l'esclavage,  
Libre enfin, repasse les mers.

Il arrive les yeux en larmes :  
 Rien ne peut calmer son ennui.  
 Ces lieux, jadis si pleins de charmes ;  
 Las ! qu'ils sont tristes aujourd'hui !  
 Que ce palais est solitaire !  
 Qu'ils sont mornes ces beaux festins !  
 Et quoi donc, sa longue misère  
 Ne peut assouvir les destins ?

Près de finir ses jours infames,  
 L'intendant perfide a tremblé ;  
 Et son imposture et ses trames,  
 Un écrit a tout dévoilé,  
 A cette lecture accablante,  
 Que devient le pâle Siffroi ?  
 „Ciel ! ma femme étoit innocente,  
 „Et son bourreau, cruel ! c'est moi.“

Dès-lors une effroyable image  
 S'attache à ses yeux, le poursuit ;  
 Le jour, elle est sur son passage,  
 Elle est sur sa couche, la nuit,  
 Il voit Geneviève égorgée,  
 Tenant son fils mort sur son sein,  
 Entend crier l'ombre outragée,  
 „Barbare époux ! père assassin !“

Tantôt

Tantôt ces images funèbres  
Semblent accabler ses esprits ;  
Tantôt il court dans les ténèbres,  
Appelant sa femme et son fils ;  
Il n'a de trêve dans sa peine,  
Que lorsqu'au sein des bois profonds  
Un coursier rapide l'entraîne  
Sur les pas des cerfs vagabonds.

Un jour une Biche est atteinte  
D'un trait qu'il adresse à son flanc ;  
Il la suit, guidé par la teinte  
Que l'herbe reçoit de son sang.  
Il voit une femme sauvage,  
Qui, sortant du fond d'un taillis,  
Court à la Biche et la soulage ;  
Un enfant la suit à grands cris.

Sur cette femme demi-nue  
A peine il arrête les yeux :  
Elle rougit, baisse la vue,  
Se voile de ses longs cheveux.  
„ Dans cette déserte demeure,  
Malheureuse, que faites-vous ?  
— Depuis sept ans, Seigneur, j'y pleure,  
Les fureurs d'un cruel époux.

— Votre

— Votre époux? Eh, pour quelle injure,  
— D'un faux soupçon préoccupé;  
Las! — Eh bien? — Il me croit parjure;  
Par un méchant il fut trompé.  
— Quoi! vous seriez... — Je suis... — Achève.  
Quel est ton pays? — Le Brabant.  
— Et ton nom? — Je suis Geneviève.  
— Oh! c'est ma femme et mon enfant!“

„Oui, c'est vous!“ Il dit, il s'élançe,  
Il les prend, les serre en ses bras.  
„Je sais, je sais votre innocence.  
Vous tremblez? Oh! ne craignez pas,  
Pour mon erreur lâche et cruelle,  
Que vous devez bien me haïr!  
— Cher époux, tu me crois fidelle,  
Tous mes maux viennent de finir.“

Mais autour d'eux déjà s'empresse  
La foule ardente des chasseurs.  
„Amis, voilà votre maîtresse,  
Pour qui nous versions tant de pleurs,  
Voyez mon fils; c'est mon image  
Qui respire dans tous ses traits.  
Allons, sur un lit de feuillage,  
Qu'on les emporte en mon palais.“

Ils

Ils marchent. Siffroi vient derrière,  
Tenant sa femme sur son sein ;  
Puis vient la Biche nourricière,  
Que l'enfant nourrit de sa main.  
Allez, famille fortunée,  
Vos malheurs ont cessé leur cours.  
Allez, couple heureux, Hyménée  
Vous rend vos premières amours.

*Fin des Romances.*



# Seine Majestät

Seiner Majestät in Person  
Die Königin des Reichs Maria  
I. bei der Geburt des Königs  
zu Augsburg den 14. August  
1742  
Die Königin des Reichs Maria  
I. bei der Geburt des Königs  
zu Augsburg den 14. August  
1742  
Die Königin des Reichs Maria  
I. bei der Geburt des Königs  
zu Augsburg den 14. August  
1742

Handwritten text, possibly a signature or initials, located in the lower-left quadrant of the page. The text is faint and difficult to decipher, but appears to consist of several lines of cursive script.



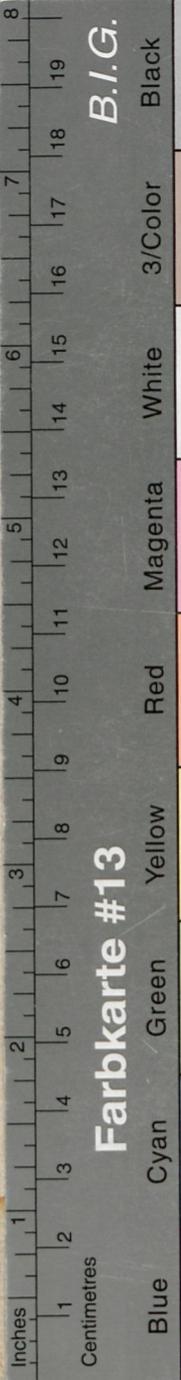


DL 2595

X 2321736

P.R.





B.I.G.

Farbkarte #13

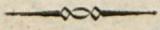
# IDYLLES

ET

# ROMANCES

PAR

*Bernard*  
MR. BERQUIN.



999 319

A LEIPSIC  
CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.  
1799.

